





BIBLIOTECA DELLA R. CASA
IN NAPOLI

N.º d'inventario 3688

Sala Piccola

Scansia 5 Palchetto 1

N.º d'ord. 22



a Sua Sacra Real
Maestà

Ferdinando II^{do}

Re del Regno delle due
Sicilie =

in attestato di Rispetto
e omaggio -

del eh autore

Mir Camille de Laboulaye
Ch. de Préfecture

marzike 8 may 1854.

Fable XXXVI 34.

FABLES

MORALES ET POLITIQUES

— PARIS. —

IMPRIMÉ PAR J. CLAYE ET C^e

RUE SAINT-BENOÎT, 7.

584160

FABLES

MORALES ET POLITIQUES

PAR

G.-C. DE LA BOULIE

NEVEU

A une époque nouvelle,
il faut des livres nouveaux.

PARIS

CHARPENTIER, ÉDITEUR

16, GALERIE D'ORLÉANS

—
1852

A MON CHER ONCLE

Gustave de La Boulié

ANCIEN DÉPUTÉ

ANCIEN REPRÉSENTANT AUX ASSEMBLÉES

CONSTITUANTE ET LÉGISLATIVE.

AVOCAT A LA COUR D'APPEL DE PARIS.

At quodeunque mea poterunt audere Camænae,
Seu tibi par poterunt, seu, quod spes abruit, ultra;
Sive minus; certeque canent minus; omne rogemus
Hec tibi, nec tanto careat mihi carmine charta.

(Tibulle, lib. IV. Carm., I, 24.)

Je vous offre cette œuvre que m'ont inspirée les muses, soit qu'elle réponde à votre mérite, soit qu'elle soit indigne de vous : je vous l'offre, dis-je, afin que mes vers ne soient pas privés d'un si noble sujet.

PRÉFACE

Éclairer les esprits, ennoblir les cœurs, tels doivent être les deux buts de la littérature. Tous les charmes de l'art d'écrire, toutes les ressources d'une féconde imagination, tous les ornements ingénieux du langage qui ne voilent nos pensées que pour les faire paraître plus belles, doivent être employés à rendre les hommes meilleurs. Abuser de l'éclat du talent pour embellir le vice et pour exciter de mauvaises passions, c'est se rendre coupable d'une sorte de sacrilège. Ce crime n'est point rare, hélas ! Beaucoup ne l'évitent que pour tomber dans une faute moins grave, mais plus commune ; ils n'écrivent que pour faire briller leur talent et amuser le public. Récréer ses lecteurs sans les instruire, leur plaire sans les toucher, c'est profaner le talent, qui est un don du ciel, c'est refuser la noble mission que l'écrivain doit accomplir ici-bas. Sans doute, l'art est un délassément. La littérature peut, comme la peinture et la musique, servir à reposer l'esprit, fati-

gué par des études difficiles, par les soucis de la vie, par les travaux de chaque jour ; mais la poésie serait bien frivole si elle se contentait d'amuser, si, tout en récréant, elle ne donnait pas de sages leçons que ses attraits rendent plus aimables. Le précepte d'Horace sera éternellement vrai : « Le parfait littérateur est celui qui est aussi utile qu'agréable. »

La doctrine de l'art pour l'art, fausse et funeste en tout temps, serait aujourd'hui plus fâcheuse que jamais. Lorsque tant d'esprits sont pleins de rêves absurdes et de chimériques systèmes, lorsque les principes qui forment la base de l'ordre social sont ébranlés, lorsque la religion perd son influence, la famille sa beauté antique, l'honneur son prestige, l'autorité le respect qu'on lui doit, ceux qui ont reçu de Dieu les dons de l'intelligence et les talents littéraires sont coupables s'ils ne travaillent pas de tout leur pouvoir à faire connaître la vérité, à faire aimer la vertu. Quand des barbares armés des sophismes les plus dangereux menacent la société, il faut parler, il faut écrire dans un autre but que celui d'arranger des mots, de pondérer des phrases, de dérouler des images pour caresser l'oreille ou flatter l'imagination. Depuis un siècle, l'Europe est désolée par la guerre acharnée que les idées fausses ont déclarée aux idées vraies. Tout littérateur qui a la conscience de sa dignité doit se regarder comme un soldat. Son devoir est de combattre le men-

songe ; qu'importe que ses armes ne soient pas brillantes, pourvu qu'elles soient solides !

Toute œuvre littéraire peut servir au triomphe des idées morales, la poésie aussi bien que les travaux scientifiques, les romans aussi bien que les travaux d'histoire. Tel lecteur qu'un livre sérieux épouvante se laissera gagner par une attachante fiction qui saura l'émouvoir. La douce voix des poètes pourra toucher le cœur de ceux qui ne veulent pas écouter la voix grave des historiens. S'ils se proposaient tous la même fin, les littérateurs, animant d'une commune pensée leurs œuvres diverses, atteindraient toutes les classes, tous les âges et tous les goûts, et de mille manières exerceraient un magnifique apostolat.

La fable qui *se sert d'animaux pour instruire les hommes* est peut-être le genre de poésie le plus heureusement didactique et le plus agréablement moraliste. Humble et sans prétentions, elle expose, avec des paroles toujours gaies, les exemples qui prouvent le mieux le sens profond renfermé dans les proverbes, si bien appelés la sagesse des nations. On peut dire d'elle aussi : *castigat ridendo mores*. Quand elle vous raconte ses exemples, ne craignez pas d'entendre quelque médisance. La satire peut soulever le voile qui cache les défauts de votre voisin, mais la fable ne parle mal de personne. Pour vous rappeler que la paresse est un funeste défaut, elle vous dit comment la cigale,

après avoir chanté tout l'été, *se trouva fort dépourvue* quand la bise fut venue. Pour vous apprendre à ne tromper personne, de peur d'être trompé à votre tour, elle vous montre la cigogne se moquant du renard qui s'était moqué d'elle. La fable étudie le monde physique pour y trouver une image des lois qui dirigent le monde moral. Pour elle, rien n'est petit. Elle observe tout et se souvient à propos de tout ce qu'elle a observé. Quand on lui demande si on a quelquefois besoin d'un plus petit que soi, elle cite l'exemple du rat rongeur maille à maille le filet qui tenait le lion captif. Veut-on savoir d'elle s'il est dangereux de hanter de plus grands que soi, pour toute réponse elle déplore la fin malheureuse du pot de terre voyageant avec le pot de fer.

On dit que Socrate, dans les dernières années de sa vie, se plaisait à mettre en vers les fables d'Ésope, afin de les graver plus facilement dans la mémoire de ses jeunes disciples. Le plus illustre des anciens sages s'était souvent aperçu que ses préceptes moraux, lorsqu'il les rattachait à des fictions ingénieuses, faisaient une impression plus vive sur ceux qui suivaient ses leçons, que lorsqu'il les exposait isolés, privés des exemples qui leur servaient d'appui. Les fables, utiles à tout le monde, sont surtout d'un grand secours à ceux qui veulent instruire les enfants et à ceux qui veulent instruire le peuple. Apprenez à un enfant, dit La Fontaine, que Crassus, allant contre les Parthes, s'engagea

dans leur pays sans considérer comment il en sortirait ; que cela le fit périr, lui et son armée, quelque effort qu'il fit pour se retirer. Dites au même enfant que le renard et le bouc descendirent au fond d'un puits pour y éteindre leur soif ; que le renard en sortit , s'étant servi des épaules et des cornes de son camarade comme d'une échelle ; qu'au contraire, le bouc y demeura pour n'avoir pas eu tant de prévoyance, et que, par conséquent , en toute chose il faut considérer la fin. Je demande lequel de ces deux exemples fera le plus d'impression sur cet enfant. Ce raisonnement de La Fontaine peut s'appliquer avec autant de justesse au peuple, qui sera toujours un enfant par rapport à la science et à l'éducation. Démontrez au peuple la folie des systèmes communistes, multipliez pour lui vos arguments contre le phalanstère ou l'organisation du travail , vous ne le persuaderez pas aussi bien qu'en lui contant l'histoire du renard qui proposa au dindon de mettre en commun leurs deux fortunes, et après avoir volé tous les biens de ce dindon, trop confiant, finit par le croquer lui-même ¹. En écrivant leurs apologues, les poètes fabulistes devraient surtout penser au peuple ou aux enfants. Ésope ne voulait pas plaire aux hommes de lettres quand il expliquait ses instructives paraboles.

¹ *Fables morales et politiques*, fable VII, livre IV.

La Fontaine, moins bonhomme qu'on ne le suppose communément, considérait ses fables comme des poèmes qu'il fallait rendre dignes d'être goûtés par les beaux esprits. Il les polissait et les repolissait sans cesse. De son temps, on n'écrivait pas pour le peuple, qui avait le bonheur de se passer de livres aussi bien que de journaux. Le siècle de Louis XIV goûta médiocrement la délicieuse naïveté de La Fontaine. Sa poésie gauloise, franche d'allures, pleine de rires au grand air, était une sorte d'anachronisme à la cour du grand roi. Le fabuliste aurait dû avoir pour contemporains Henri IV, Amyot, saint François de Sales, Montaigne. Comment une société qui ne vivait que dans des salons ou dans des campagnes factices, pour qui l'art était tout, pour qui la nature n'était rien, qui soumettait tout à l'empire des règles et de l'étiquette, eût-elle pu apprécier des fables qui décrivaient la simple nature et la faisaient aimer ? Boileau, qui, dans son *Art poétique*, a tant parlé du sonnet, n'a rien dit de la fable. Il ne croyait pas que la fable pût devenir jamais un genre de poésie. S'il eût aimé davantage la nature, au lieu de s'extasier sur l'introuvable *sonnet sans défaut*, il eût avoué qu'une fable parfaite *vaut seule un long poème*. • Au lieu de vanter les églogues de Segrais, au lieu de louer Racan d'avoir chanté les bergers et les bois, Boileau eût bien dû consacrer quelques vers au poète si original, si fin, si gracieux, qui vivait avec la nature plus qu'avec

les hommes, qui savait mieux que personne peindre un coq avec sa queue en panache, un héron sur ses longs pieds, la belette au corps long et fluët, la chèvre aux traînantes mamelles. Boileau croyait peut-être que la nature était trop basse pour la poésie, comme il croyait que la religion était trop haute. Il a dû conseiller à La Fontaine de laisser là ses agneaux, ses loups, ses chats et ses pigeons, et de s'occuper à *changer Narcisse en fleur, à couvrir Daphné d'écorce*.

Si le bon La Fontaine revenait au monde en ce siècle, où le peuple, tout fier de savoir lire, demande partout des vers et de la prose à son usage, que de belles fables il écrirait, non plus pour amuser les courtisans et les précieuses, non plus pour les dédier au Dauphin, à La Rochefoucault, à madame de Montespan, à mademoiselle de Sévigné, *de qui les attraits servaient aux Grâces de modèle*, mais pour instruire le peuple, qu'il aimerait d'un amour sincère et naïf, pour offrir ses poèmes où parlent les animaux et les plantes, au laboureur, au jardinier, à la fermière, à la glaneuse, à tous ceux qui voient de près les chèvres, dont il a observé l'esprit de liberté; les ânes, qui lui ont paru tant de fois de bonnes créatures; les renards, qu'il a déclarés grands mangeurs de poulets, grands croqueurs de lapins; les hirondelles, qui lui semblaient bien instruites parce qu'elles ont beaucoup voyagé; les perdrix, qu'il a vues faisant les blessées et traînant l'aile pour sauver

leurs petits. Précisément parce qu'elle anime la nature et fait parler même les arbres, la fable est le poème qui peut le mieux être lu et relu par ceux dont la vie s'écoule au milieu des travaux variés de la campagne. Un recueil de fables peut être, en quelque sorte, l'Iliade de la ferme et de la chaumière. Il fournira au père de famille mille moyens, mille exemples pour encourager son épouse, corriger les défauts de ses enfants, former leurs jeunes cœurs à la vertu. Les enseignements qui ressortiront de ces fables seront tous les jours rappelés par la vue des plantes et des animaux qui auront servi aux fictions du poète populaire.

Il semble que ceux qui dirigeaient la propagande socialiste avaient compris que les fables sont les poésies les plus facilement goûtées par les cuivriers et les paysans. Ils ont fait vendre, ils ont distribué dans les campagnes, avec les chansons de Pierre Dupont, les fables de Pierre *Lachambeaudie*. Ces deux écrivains démocrates ont à peu près le même talent poétique, la même valeur littéraire ; ils riment de la prose avec une égale dureté. Le fabuliste fatigue plus son lecteur que le chansonnier. Tous deux, se moquant de l'aristocratie des gens de lettres et ne visant pas à être reçus de l'Académie, n'écrivent que pour le peuple des cabarets ou des sociétés secrètes. S'ils ne sont pas compris, ce n'est pas leur faute, car les ornements du style ne surchargent pas leurs trainants hémistiches. Mais

on les comprend. Quel prolétaire ne devine sans effort ce que veut dire Lachambeaudie, en lisant cette moralité à la fin de la fable : *le Déjeuner à l'école* :

Aux champs de l'avenir mon âme enfin s'envole
Et se plait à rêver pour toute nation
Les banquets fraternels, sainte communion,
Qu'enfants nous faisions à l'école.

Quel habitué des clubs démagogiques peut répéter sans tressaillir ces vers ignobles qui excitent le pauvre à maudire son sort ?

Peuple, c'est le travail qu'il faut organiser.
Tant que tu traineras de rivage en rivage
Le boulet du mépris et de la pauvreté,
Ne parle pas de liberté :
La liberté, c'est l'esclavage.

Il faut être bien fou, ce nous semble, ou bien méchant pour fomenter ainsi la haine contre les riches dans le cœur de ceux qui n'ont pas reçu les dons trompeurs de la fortune et vivent d'un travail qui les honore. Les socialistes se disent les amis du peuple, mais ils agissent comme ses plus cruels ennemis lorsqu'ils blasphèment contre l'aumône, lien d'amour entre l'opulence et la misère, lorsqu'ils contredisent ces paroles du divin Sauveur : « Bienheureux les pauvres..... Il y aura toujours des pauvres parmi vous. »

Le jour où les fables socialistes de M. Lachambeaudie s'offrirent pour la première fois à nos regards, étalant leurs vers pesants sur les derniers feuillets d'une livraison des *Veillées littéraires illustrées*, bien dignes de recevoir de tels ornements poétiques, nous eûmes la pensée de choisir dans La Fontaine les trente ou quarante apologues dont la forme, la tournure, la moralité sont le mieux en rapport avec l'esprit des ouvriers et des bons habitants de la campagne, et d'en faire un petit livre populaire que nous eussions tâché de répandre à profusion dans les fermes et dans les ateliers. Nous n'aurions pas oublié le *Gland et la Citrouille*, ni *l'Huître et les Plaideurs*. Pendant que ce projet nous préoccupait, l'auteur du présent Recueil nous fit lire la jolie fable des *Deux poules* couronnée par l'académie de Béziers. Nous reconnûmes avec joie le talent gracieux d'un ami dont nous avions admiré, bien jeune encore, et sur les bancs du collège, la verve poétique, le style naturel et souple, l'imagination féconde. A quelque temps de là, nous eûmes le conte si bien narré du *Baron et du Savetier*, puis *Munito*, le chien savant, puis *le Coq, la Poule et la Pintade*, que tous les enfants voudront savoir par cœur. Nous crûmes que l'auteur, en publiant un livre d'apologues de ce genre, atteindrait parfaitement le but que nous nous proposions. Nous l'engageâmes à utiliser son goût pour les fables, sa facilité à rimer spirituellement de joyeux

contes. D'autres amis unirent leurs instances aux nôtres. Les encouragements d'un parent aimé, d'un orateur dont il a tant de fois admiré la chaleureuse éloquence, ont achevé de le décider. Peu à peu, il a vu s'accroître le nombre de ses charmants poèmes. Il leur consacrait les loisirs qui venaient parfois interrompre ses études sérieuses de l'histoire et de la jurisprudence. Il offre aujourd'hui son trésor au public et surtout au peuple de la campagne, qui lui a déjà inspiré *la Politique du Village*, opuscule si plein de raison et d'utiles conseils.

Nous eussions désiré que la préface de ce précieux Recueil fût signée d'un nom moins obscur que le nôtre ; mais l'auteur, écoutant plus son cœur que son esprit, a préféré à une introduction écrite par le talent quelques simples pages écrites par l'amitié.

A. BAYLE.

LIVRE PREMIER

FABLES

MORALES ET POLITIQUES

LIVRE PREMIER

FABLE I

Le Pouvoir de la Religion.

A MONSIEUR L'AMBASSADEUR DONOSO CORTÈS
MARQUIS DE VALDEGAMAS.

Champion de la Croix , toi que le ciel désigne
Pour combattre l'erreur qui corrompt l'univers,
Cortès, à toi ces humbles vers,
Ma lyre les offre au plus digne.
L'amour de la vertu, la haine des méchants,
Mon âme les puisa dans tes mâles ouvrages,
Tu sus m'inspirer, et mes chants
De tes nobles pensers sont les faibles images;

Armé du flambeau de la foi ,
L'homme peut trouver la sagesse ;
Je vais le prouver avec toi :
Ton nom protège ma faiblesse.

Sur les bords enchanteurs du fleuve couronné ¹

Vivait un peuple au malheur destiné ,
Deux partis divisaient ces riantes contrées :
L'un voulait adorer un serpent monstrueux ,
L'autre au soleil offrait ses vœux ,
Tristes religions par l'enfer inspirées !

Le Cacique, bon souverain ,
De ces débats était chagrin.
Mes amis, disait-il, plus de guerre civile,
Notre sang n'a que trop coulé,
Les enfants d'une même ville
Seront-ils donc toujours l'un par l'autre immolé ?
Écoutez mes avis, choisissons un arbitre
Que lui seul ait voix au chapitre
Et que chacun de nous respecte son pouvoir ;
S'il est pour le soleil , il faudra qu'on l'adore ,

¹ Le Paraguay.

Pour le serpent? notre devoir

Est de lui obéir encore.

L'éloquence du cœur maîtrise les esprits;

Le Cacique a raison, dirent les deux partis,

Dès ce moment posons les armes ,

Ces combats inhumains dont la honte est le prix.

Ont déjà trop coûté de larmes.

C'était fort bien conclu , mais il fallait trouver

L'homme qui devait approuver

Le culte du soleil ou celui du reptile;

Quel sage voudrait élever

Un monument aussi fragile?

Nul ne venait; le roi désespérait déjà ,

Mais il pria le ciel , et dans cette occurrence

Sa vive foi le protégea :

Un jour, un voyageur noble fils de la France

Se présente au Cacique; il avait à la main

Le lourd bâton du pèlerin;

Au cou , le crucifix; sous le bras, l'Écriture;

Et la poussière du chemin

Blanchissait sa robe de bure.

— Que veux-tu? dit le roi. — Convertir tes sujets.

— Serais-tu l'espion des peuplades rivales?

As-tu de sinistres projets?

— Non, ce bâton et ces sandales

Ne sont pas l'ornement d'un vil ambitieux.

Écoute mon souverain maître;

A ses lois il faut te soumettre,

Et je t'ouvre, à ce prix, le royaume des cieux.

— Je comprends, ce grand Dieu devant qui je m'incline

A daigné combler mes souhaits.

Sage, tu viens finir notre guerre intestine;

Ce soir, mon peuple entier sera sur la colline,

Qu'à ta voix renaisse la paix !

Adieu, le son de la trompette

Va rassembler les deux partis ;

Puissé-je voir encor luire sur mon pays

Les beaux jours après la tempête !

Le missionnaire sort ; il va, dans la retraite

Invoker l'Esprit saint qui sait persuader.

Le peuple curieux faisait maint commentaire :

Pour qui va-t-il se décider?

L'un voudrait le serpent ; pour l'astre l'autre espère.

On se querellait, quand le saint

De la foule fendant l'essaim ,
Monte sur un rocher, contemple l'assemblée ,
Se recueille , et faisant le signe de la croix
Leur dit de sa touchante voix :
« Votre âme sera consolée ,
Mes enfants ; le Seigneur que vous ignorez tous
A daigné m'envoyer vers vous
Pour prêcher sa doctrine sainte :
Vos dieux vous demandent la crainte ,
Le mien ne veut que votre amour.
« Par quels sacrilèges mystères
Peuple, adresses-tu tes prières
Au soleil qui t'échauffe , au serpent venimeux ?
C'est à l'auteur de la nature
Et non pas à la créature
Que les faibles mortels doivent offrir leurs vœux.
Celui que ma voix loue a racheté le monde ;
Sa mère du reptile immonde
Écrasa pour jamais la tête sous son pié,
Et le fils du Très-Haut, par amour pour les hommes,
Nous sauva tous tant que nous sommes
En expirant crucifié.

« Son évangile saint prêché par les apôtres

Nous ordonne d'adorer Dieu ,

De nous aimer les uns les autres ,

De fuir les voluptés, d'être content de peu.

Le pauvre est notre ami; le riche, s'il console

L'indigent qui lui tend la main ,

Vers un heureux séjour à son trépas s'envole ;

Quelques souffrances , une obole ,

Du ciel nous ouvrent le chemin !

« Accourez , Indiens , la parole divine

Est un épi de pur froment ,

Son grain ne germe pas à l'ombre de l'épine ,

Mais dans un champ fertile il grandit promptement. »

Il dit. Comme un zéphyr qui passe

Sur de féconds jardins par les chaleurs flétries

Le divin souffle de la grâce

Touche ces cœurs ardents d'un nouveau culte épris ;

Le Cacique donne l'exemple ,

Au Seigneur il élève un temple ;

Comme lui ses sujets abjurent leurs erreurs :

Plus de combats , plus de fureurs ,

Mais une affection constante.

Depuis ce jour heureux , le peuple converti
Ne connut plus que le parti
De notre Église militante.

Certain philosophe moqueur,
A ce touchant récit ne trouvant pas son compte ,
Voudra n'y voir qu'un simple conte;
Je lui répondrai : Beau docteur,
On a vu tout cela dans un coin de la terre
Qu'on appelle le Paraguay.
Ce qu'un roi ne fit pas, un prêtre le put faire,
Et, dans ce dangereux essai,
J'aurais bien voulu voir Voltaire.

FABLE II

Le Baiser.

Viens, allons nous coucher, disait tout doucement
Une tendre mère à sa fille;
Viens, il est bien tard, mon enfant,
A travers les volets, vois la lune qui brille.
Le petit ange, hélas ! marchait d'un air mutin
Vers sa blanche et tranquille couche,
Mais la bonne maman dissipa son chagrin
Avec un baiser sur sa bouche,
Sur sa bouche rose et satin.
L'enfant sécha ses pleurs, sourit, fit sa prière,
Et s'endormit paisiblement
En rêvant fraîches fleurs, zéphyr, belle lumière,
Soleils dorés au firmament.

Ah ! comme cet enfant sachons traiter les hommes,
Que faut-il pour nous apaiser,
Que faut-il tous tant que nous sommes ?
Une parole, un doux baiser.

FABLE III

Le Serpenteau.

Un quidam digne de reproche
Allume un serpenteau, tout tremble à son approche;
Le projectile siffle, et ses bonds furieux
Font fuir les plus audacieux;
Tantôt, la pièce d'artifice
S'élève, bondit et se glisse
A travers les arbres du Cours,
Tantôt, sa flamme étincelante
Rase en grondant la terre et glace d'épouvante
Ceux qu'il menace dans son cours;
Puis, au milieu du vert feuillage
On voit son lumineux sillage

Se perdre en gracieux contours.
Mais si grand que l'on soit, on a sa décadence ;
Il décrit un dernier arceau,
Et termine son existence
Dans l'eau bourbeuse d'un ruisseau.

Hommes qui gouvernez la France,
Craignez le sort du serpenteau.

FABLE IV

A MADAME DE R**

Les deux Poules.

Couronnée par l'Académie de Beziers.

Dans un village de Provence,
Deux poules, dès leur tendre enfance
Vivaient dans le meilleur accord :
L'une était noire , l'autre blanche ;
Celle-ci s'appelait *Pervenche*
Celle-là *Brunette* ; le sort
En même temps les rendit mères.
Quel bonheur pour les deux commères !
Brunette disait, en gloussant :
J'ai pour fils un coq, ma voisine :

Quel air, quelle taille divine !
Ah ! j'en veux faire un conquérant !
D'autres grâces m'ont été faites,
Répond *Pervenche* avec douceur,
Béni soit Dieu ! je suis, ma sœur,
Mère de trois jeunes poulettes,
Accortes, pimpantes, propres,
Comme moi blanches, et bien faites •
Pour plaire à plus d'un coq galant.
Brunette, en politique habile,
Trousse à *Pervenche* un compliment,
Puis l'un et l'autre volatile
Regagne son perchoir gaîment.
Là, chacune séparément

Fait l'éducation de sa jeune famille :

Brunette de son fils enfle la vanité
En lui parlant toujours de sa crête qui brille,
De son plumage d'or, de sa noble fierté ;
Un jour, de ses pareils il sera le monarque,
De chaque poulailler il fera son sérail,
Et, le pied ceint d'un fer brillant comme l'émail,
Il enverra les coqs près de la sombre Parque ;

Sa valeur n'épargnera rien,
Son nom remplira l'Angleterre !...

Brunette du cochet rendit l'âme altière,
Et grâce à ces discours, il devint un vaurien.
Pervenche, avec raison, prit un autre système :
Elle orna ses enfants de pensers généreux ;
Pas de maître étranger ; les poussins tout joyeux
Se penchant sur leur mère apprenaient d'elle-même
À bénir le Seigneur qui leur donna le grain ,
À bien s'aimer entre eux, à chérir le prochain ;
Pervenche apprit encore à la jeune couvée
Les règles du bon ton, et nul, dans la contrée,
Nul n'en connaissait mieux les séduisantes lois ;
Les trois petits poussins entendirent sa voix,
Et l'on ne vit jamais troupe mieux élevée.

Pervenche, Madame, c'est vous
Vous dont le cœur si bon, dont l'aimable langage,
Font fuir les heures loin de nous ;
Pensant à l'ouvrier, le cœur pense à l'ouvrage
Et ce souvenir est bien doux.
Quant à *Brunette*, que de mères

En agissant comme elle ont perdu leurs enfants ,
Et bien souvent pour leurs vieux ans
Préparé des larmes amères !

FABLE V

Le Ruisseau.

Pour l'homme réfléchi tout cache une pensée :
L'insecte bourdonnant sous le gazon fleuri,
Le nid du passereau, la rose balancée
 Par le zéphyr qui lui sourit.
Ce pur ruisseau, fraîche merveille,
 Est l'image de mon destin,
Il murmure à mes pieds, et l'onde de la veille
 N'est pas l'onde du lendemain.
Ainsi passent mes jours, ainsi ma courte vie
 S'enfuit avec rapidité;
L'heure que je vécus, d'une autre heure suivie,
 S'écoule vers l'éternité.

FABLE VI.

L'Urne et la Cruche.

L'urne dit à la cruche : Il est plaisant, ma foi ,
Qu'on vous place à côté de moi ;
Le potier perd l'esprit; vous êtes, pauvre amie ,
Grosse de ventre et mal bâtie ,
Ma taille charme le regard ,
On vous remplit de cidre et plus souvent d'eau pure
Et ma gracieuse structure
Est digne du plus pur nectar.
La cruche répondit : Permettez, ma voisine ,
Vous oubliez votre origine;
Je comprends qu'il peut être doux

D'entonner sa propre louange ,
Mais vous n'êtes, ainsi que nous ,
Belle dame , qu'un peu de fange.

FABLE VII.

La Fourmi.

Les fourmis sont laborieuses,
Elles amassent chaque jour ;
Voyez-les trainer, tour à tour,
En leurs demeures ténébreuses
Le grain de blé, fardeau bien lourd !
Quels efforts ! quelle diligence !
Il semble, à voir leurs soins constants,
Qu'elles pressentent l'inclémence
Du noir hiver et des autans.
On les dit très-peu généreuses
(La Fontaine un jour s'en souvint),
Elles sont pourtant fort prêteuses

Lorsqu'il s'agit du denier vingt.
L'une d'elles (n'en citons qu'une),
Ayant par cette usure amassé quelque bien,
Voulut jouir de sa fortune,
Et loin d'une foule importune
Vécut dans le repos sans se mêler de rien :
Plus de pénibles traversées,
De sueurs, de courses forcées,
De longue nuit passée à bien ranger le grain ,
Dormir la grasse matinée,
S'amuser durant la journée,
Voilà comme on agit, quand on a quelque gain .
Notre fourmi, mais non sans peine ,
Persista toute une semaine
Et l'ennui la gagna bientôt ;
La fortune, dit-elle , est un bien triste lot,
Retournons au chantier, c'est meilleure trouvaille,
On y va de bon cœur, on en revient content,
Et tandis qu'en mon trou je bâille
Mes sœurs travaillent en chantant.

J'approuve ce discours. Par un touchant mystère

Chaque travail a sa douceur,
Mais l'oisiveté délétère
Affaiblit notre corps et corrompt notre cœur.

FABLE VIII.

Le Géant et le Nain.

Rabelais nous apprend qu'un jour Gargantua
Se promenait de compagnie
Avec un petit nain pas plus haut que cela ;
C'était pour l'avorton une gloire infinie ;
Il en portait le nez au vent.
Soudain une louve affamée
S'élance, à travers la ramée,
Sur le nain orgueilleux qui marchait en avant ;
Il lutte de son mieux, fait rage,
Mais on l'aurait croqué, malgré tout son courage,
Si son robuste compagnon
N'eût laissé d'un coup de massue
La bête féroce étendue
Aux pieds de notre myrmidon.

Très-bien ! dit celui-ci , vous avez la main sûre ;
J'ai reçu plus d'une blessure ,
Mon bras gauche est cassé , mais tout cela n'est rien
Quand on remporte la victoire ;
Ami , rappelons-nous cet axiome ancien :
Il faut savoir payer la gloire.
Gargantua ne le contredit point ;
Approuvait-il cette doctrine ?
Le curé de Meudon , par oubli j'imagine ,
Néglige d'éclaircir ce point.
Le couple disparate allant à l'aventure ,
Un gros meunier vint à passer.
La boisson égayait sa chancelante allure ;
Il heurte notre nain ; voulez-vous m'offenser ?
Cria l'enfariné ; faquin , êtes-vous ivre ?
Attendez un moment ,
Petit impertinent ,
Je m'en vais vous apprendre à vivre.
Ainsi dit , ainsi fait ; le nain est terrassé
Et rossé.

Gargantua , qui bayait aux corneilles ,
Accourt au bruit , saisit l'oppresseur , fait merveilles ,

Et son bras vigoureux sauve encore une fois

Bébé qui dans cette querelle

Ne perdit qu'un œil et deux doigts.

Mais il était penaud ; la chose est naturelle.

L'homme agit comme un sot, murmurait-il tout bas,

S'il recherche des grands la chère compagnie ;

Il y perd comme nous, un œil, deux doigts, un bras,

Heureux s'il n'y laisse la vie ;

On éviterait mille maux

En sachant réprimer l'envie

De vivre loin de ses égaux.

FABLE IX

Les deux Commerçans.

Dans une ville de l'Asie
Deux amis commerçaient : l'un révérait les dieux
Coulait une innocente vie ;
L'autre avait le cœur dur, égoïste, envieux.
Le ciel, dont les décrets sont pour nous un mystère,
Permit, un jour, que la misère
Vint les éprouver tous les deux ;
Celui qui ne pensait qu'aux plaisirs de la terre ,
Pour qui le prochain n'était rien ,
Perdit tout en perdant son bien
Et chercha dans la mort une fin à ses peines.
L'autre courbant son front sous les coups du destin,
Dit : J'avais l'autre jour de somptueux domaines
Et je suis pauvre ce matin ;

Tu m'avais donné la richesse,
Tu me donnes la pauvreté,
Je suis ce que j'avais été ;
Grand Dieu , j'adore ta sagesse !

Le pieux commerçant se remit au travail ,
Il ne vendit plus qu'en détail
Au lieu de vendre en gros ; mais que d'économies,
Que de labeurs , que d'insomnies !
L'énergie était son trésor :
Il eût voulu pouvoir travailler davantage ;
Le ciel bénit tant de courage
Et notre homme fut riche encor.

Sous le moindre revers celui que Dieu réprouve
Sans espoir succombe abattu ,
Mais l'on peut tout par la vertu ;
Cet apologue nous le prouve.

FABLE X

La Chouette et l'Oisillon.

Je chassais l'autre jour, lorsque dans un sillon

Un oisillon

Aperçut de loin ma chouette ;

La commère du chat-huant

Se dandinant

Et saluant,

Par certain nœud caché tenait à la palette.

Le petit oiseau, tout joyeux

De voir son ennemi retenu par la patte,

S'écria : Bête scélérate,

L'an dernier tu brisas mes œufs,

C'était ma première couvée ;

Par ta méchanceté je fus, hélas ! privée

D'échauffer mes petits becquetant sous mes yeux,

Mais le ciel qui hait la malice
Permet qu'enfin je te punisse.
Il dit, et frappe sans pitié
L'oiseau cher à l'Aréopage;
Il le bat, le plume, l'outrage
Et le laisse mort à moitié;
Puis tout enivré de sa gloire
L'Alexandre lilliputien

Voyant près de l'arène un commode soutien

Y vole et chante sa victoire;
Mais hélas ! le traître perchoir
S'affaisse, fait une courbette,
Saisit l'orgueilleux par la tête
L'étrangle net et le fait choir.
Notre oisillon mis en brochette
Augmenta le repas du soir.

Ne faisons de mal à personne,
Nous serions sur-le-champ punis;
Le méchant hait ses ennemis,
L'homme vertueux leur pardonne.

FABLE XI

Le pauvre Tisserand.

Un pauvre tisserand rentrait à la maison
Ayant gagné vingt sous en toute sa journée ;
Vingt sous , et trois enfants ! était-ce sans raison
Que son âme était chagrinée ?
Il murmurait tout bas : Comment ferai-je , hélas !
Pour avoir du pain sur la planche ?
J'ai si petit salaire , et c'est demain dimanche ,
Jour où je ne travaille pas !
Soucieux , il gagnait tristement sa demeure ,
Quand soudain un pauvret tendant vers lui la main
S'écrie , en sanglotant : Par grâce , un peu de pain ;
Empêchez que mon père meure.
— Ton père ? dit le tisserand ;
Quoi ! tu m'implores pour ton père ?

— Il va mourir, répond l'enfant,
Pitié, pitié pour sa misère !
— Eh bien, prends cet argent. — Vingt sous ! — C'est tout mon bien
Hélas ! il ne me reste rien,
Mais Dieu donne à celui qui donne.
Petit, accepte cette aumône
Et sois toujours un bon chrétien.
L'indigent tout joyeux bénit la Providence
Et court vers le grabat où son père l'attend.
L'artisan resté seul réfléchit un instant
Aux suites de sa bienfaisance :
N'a-t-il pas agi comme un fou,
Devait-il perdre ainsi le fruit de son ouvrage ?
Quand on est pauvre on donne un sou,
Quel riche donne davantage ?
Tous ces raisonnements lui laissant quelque ennui,
Il approche de sa chaumière
Et croit voir la famille entière
Accourant au-devant de lui.
Du plus loin qu'il le peut le fils aîné s'écrie :
Père, tu n'es plus tisserand !
— Qui, moi ? — Grâce à la loterie

Nous sommes riches à présent.
— Allons, vous me la donnez belle !
Mon numéro serait sorti ?
— A peine vous étiez parti
Qu'on en apporta la nouvelle.
— Dieu tout-puissant, dit à genoux
Notre bon ouvrier plein de reconnaissance,
Je regrettais ma bienfaisance :
Ingrat ! et ta bonté daignait penser à nous.
Puisqu'à ton serviteur tu donnes la richesse,
J'en jure par ton nom béni !
Je secourrai l'enfant, j'aiderai la vieillesse,
Tout pauvre sera mon ami.

FABLE XII

La Bûche.

Alors que nous étions petits
On nous conduisait à l'école;
Et, durant ces longs mois où le souffle d'Éole
Raidissait nos doigts engourdis,
Chacun emportait du logis
Un morceau de bois sec dont notre main rosée
Soutenait à peine le poids.
Cette bûche était déposée
Dans le foyer commun où je venais parfois,
Avec permission, me réchauffer les doigts.
Notre maître un peu dur, mais sage,
Nous disait bien souvent : Enfants, n'oubliez pas
Que ce que nous faisons dans la classe est l'image

Des sociétés d'ici-bas :

Pour le bonheur de tous, chaque homme, et c'est justice,

Doit faire un petit sacrifice.

FABLE XIII

Le Coq et le Canard.

Ne sortez pas de votre sphère,
Si vous en croyez mon avis ;
Tenter ce qu'on n'a pas appris
Est toujours une triste affaire.

Un canard se baignait dans un vaste bassin ;
Il glissait sur l'onde limpide ,
Puis secouait son aile humide ,
Et puis disparaissait soudain.
Perché sur un ormeau voisin
Compère coq chantait sa poule bien-aimée,
En suivant du canard la manœuvre animée.
Si j'essayais d'en faire autant ?

Se disait tout bas le sultan :
La chose me paraît facile ,
J'ai , tout comme ce volatile ,
Des plumes, des pattes , un bec.
Notre coq lassé d'être à sec
Se précipite à l'eau dans cet endroit profonde ;
Il se débat, boit comme un seau ,
Nage, s'enfonce de nouveau
Et disparaît enfin sous l'ondé.

FABLE XIV

Le Chien , le Loup et le Chasseur.

Il n'est rien d'ingrat comme l'homme,
A vous le prouver je suis prêt :

Un beau jour, certain gentilhomme
Chassait au loup dans la forêt;
Devant notre Nemrod, un chien fort de jarret
Allait flairant chaque feuillée;
Bientôt, grâce à la fumée,
L'éclaireur surprit le glouton :
Sire loup dévorait un quartier de mouton
Près de madame son épouse,
Il s'ébattait sur la pelouse
Et sa joyeuse humeur éclatait en lazzi.

Soudain, à ses regards surpris
Se présente le chien ; sa taille menaçante
N'était rien moins que rassurante.
La louve, à son aspect, s'enfuit sans plus tarder,
L'histoire nous le dit, j'hésite à l'accorder ;
Il n'est ignoré de personne
Que cette race est peu poltronne.
La louve détalant, sire loup reste seul ;
Hasarder le combat lui semblait difficile
Car Briffaut était fort, vif, courageux, agile ,
Et brûlait de venger la mort d'un sien aïeul.
Il entre en pourparlers et d'un ton plein de grâce :
Monseigneur est de pure race ,
Dit-il au chien grondant , je puis , sans déroger
En galant animal avec vous m'égorger ;
Mais ne vaut-il pas mieux faire ensemble alliance
Que de courir ici la chance ?
L'un de nous deux mourra ; vous avez des enfants
Qui vous feront honneur ; une lice chérie ;
Si vous alliez tomber sous mes coups triomphants,
Adieu famille, adieu patrie !
— Qu'importe , répond le matin ,

J'honore les dieux , et ma vie
Est entre les mains du destin.
En garde ! tu perds ton latin
A vouloir dompter mon courage !
Il dit, et sur le loup il s'élance à l'instant ,
Le prend au col et vous l'étend ;
L'habitant des forêts se débat avec rage ,
Le sang coule à grands flots, son poil est déchiré,
Il tombe, se relève et retombe atterré,
Un dernier coup de dents achève son martyr.
Par le bruit du combat le chasseur attiré
Contemple sa proie et l'admire ;
Mais voyant sur la brune peau
Une sanglante déchirure ,
Il vous saisit le chien : Grâce à ta morsure,
Dit-il, je perds une fourrure
Que j'aurais employée à doubler mon manteau ;
Je fus mal inspiré lorsque je fis emplette
D'un matin aussi maladroit ;
Si tu ne veux sentir le fer de ma sagette ,
Retournes au chenil tout droit !

FABLE XV

La Tulipe et l'Immortelle.

Une tulipe panachée
Brillante de mille couleurs ,
Adressait maints propos railleurs
A la pâle fleur recherchée
Par la gloire ou par les douleurs :
Immortelle, disait l'orgueilleuse tulipe ,
Vois mon corsage velouté ;
Auprès de lui, fleur sans beauté ,
Ta pauvre robe est une nippe.
— Il est vrai , ma parure est légère d'atour ,
Répond aussitôt l'immortelle ,
Mais ne savez-vous pas que je suis éternelle

Et que vous ne vivez qu'un jour ?
Vous êtes le désir qu'inspire toute belle,
Je suis le véritable amour.

FABLE XVI

La Culotte et la Perruque.

Une culotte de satin ,¹
Couverte dès longtemps d'une noble poussière ,
Regrettait sa splendeur première
Et se plaignait ainsi des rigueurs du destin :
Chef-d'œuvre d'un tailleur, ma coupe dégagée
Fit jadis beaucoup d'envieux ,
Que de fois je me suis chargée
De jeter de la poudre aux yeux !
L'amour, ce doux présent que l'homme tient des dieux,
En moi trouvait toujours un secours salutaire ,
Le bon goût a fui de la terre
Puisque je vis exilée en ces lieux.

— Corbleu ! pour une vieille étoffe
Qu'avec peu de vertus vous supportez vos maux !
Dit une perruque à marteaux.
Madame, ainsi que moi montrez-vous philosophe ;
J'ai brillé, dans le temps, sur la tête du roi,
Je défiais les médisances,
Au sein des concerts et des danses
Mon élégance faisait loi ;
Et maintenant, hélas ! je vis dans une boîte
Étroite.
Êtes-vous plus malheureuse que moi ?
Du temps où nous régnions le brillant période
Pour jamais vient de s'envoler ;
Répétons pour nous consoler :
Il n'est pas de tyran plus cruel que la mode !

FABLE XVII

Les deux Ivrognes.

« Allons, courage, maître Gile,
A boire montrez-vous agile,
Portez une pleine santé;
La Sainte Bible et l'Évangile
Ne défendent pas la gaité. »

Ainsi parlait à son compère,
Le jardinier du presbytère,
Colas assez bon homme au fond.
Touchés de cette rhétorique
Nos deux gaillards mirent, dit-on,
Si bien la morale en pratique
Qu'ils ronflèrent bientôt à triple carillon,

Mieux que n'eût fait une marmotte;
Un voleur vint, surprit le couple sommeillant,
Et fit voir en le dépouillant
Que tout excès est une faute.

FABLE XVIII

Le Rat musqué et le Fabuliste.

J'allai l'autre jour au grenier
(Je ne sais plus pour quelle affaire),
Lorsque, sortant d'un vieux panier,
Un petit rat musqué, bien pincé, fait pour plaire,
M'aborda d'un air cavalier.
D'une patte il ployait une frêle badine
Où brillait l'ivoire et l'argent,
L'autre retroussait fièrement
Une moustache un peu mesquine.
Monsieur, me dit du meilleur ton
Notre gentilhomme raton,
J'ai lu de vous deux ou trois fables,
Mais j'y trouve un fort grand défaut,
Vous y faites parler maints et maints pauvres diables,

Et laissez à l'écart un homme comme il faut ;
Croyez-m'en et mettez en scène
Un gaillard tel que moi , l'élégance est mon lot ,
Mes talents vous mettront en veine ;
Où trouver dans Ratopolis
Un rat mieux venu des souris ?
Je nargue les matous , je fais tourner les têtes ,
Mon nom est chéri des amours ,
Et l'on me voit compter mes jours
Par de trop faciles conquêtes.
— Prenez garde , voici le chat !
Dis-je en montrant la porte ; et notre Lovelace
De quitter à l'instant la place
Sans vouloir tâter du combat.

On est poltron , quand on est fat.

FABLE XIX

La Rose et la Fourmi.

A M. VIENNET, DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Mon embarras est grand en vous offrant ces vers ;
J'y chante le bonheur que l'obscurité donne ,
Et je m'adresse à vous, pour qui tout l'univers

Devrait tresser une couronne !
Une réflexion m'encourage pourtant :
C'est que ma rose , en sa folie
Affiche un dédain insolent ,
Mais qu'on voit chez vous le talent ,
Compagnon de la modestie.

Dans un jardin couvert de fleurs ,
Une rose brillait comme brille une reine ;

Une fourmi se mit à l'abri des chaleurs
Dans le sein de la souveraine.

— Qu'est-ce ci ? s'écria la rose avec courroux ;
Comment, vil insecte, osez-vous
Profaner ma fraîche corolle ?

Savez-vous qui je suis ? le papillon frivole
Est à peine digne de moi ,

L'astre du jour seul est mon roi ,
Et j'excitai jadis une cruelle guerre ¹
Dans le royaume d'Angleterre ,
Peuple et grands subirent ma loi.

Voyant la rose courroucée
L'animal travailleur regagnait son grenier ,

Lorsque soudain le jardinier
Arrive avec sa fiancée ;

— Que cette fleur ornerait bien
Un sein aussi beau que le tien !
Dit-il ; puis d'une main cruelle
Il coupe la rose , et la belle
L'attache à son corsage noir.

¹ Guerre des Deux Roses.

La fourmi, qu'on ne pouvait voir,
Court vers son trou, fait diligence,
Et grâce à son peu d'importance
S'enfuit avec sécurité;
Puis, dans sa retraite tapie,
Elle répète avec gaité :
Bienheureux celui dont la vie
S'écoule dans l'obscurité !

FABLE XX

Les deux Journaux.

Deux journaux se trouvaient en un même étalage ,
Dos à dos, page contre page ,
Offrant à tous pour quelques sous ,
L'un , une politique sage ;
L'autre , celle des casse-cous.

Le premier, pour calmer l'ennui de ne rien faire ,
Dit : Expliquez-moi, cher confrère ,
D'où vient que je présage un heureux avenir,
Et que tout vous paraît sinistre ?
— C'est que ton patron est ministre ,
Et le mien veut le devenir.

FABLE XXI

La Nuée.

Beau ciel de Provence ,
Trop souvent d'airain ,
L'été qui s'avance
Va brûler le grain ;
Déjà l'aubépine
Tristement s'incline ,
Et sur la colline
Les troupeaux ont faim.

Ayez bon courage ,
Enfants du vallon ,
Un léger nuage
Brille à l'horizon ;
L'aquilon le chasse
A travers l'espace ;

La voilà qui passe
La blanche toison.

Mais quoi ! la perfide
Tromperait nos vœux !
En son cours rapide
Elle échappe aux yeux....
Ah ! que l'aubépine
Tristement s'incline,
Meurs , frêle églantine ;
La terre est en feux !

Ainsi sur la terre
On voit bien souvent
L'âme mensongère
Trahir son serment.
L'accueil vous transporte....
Vous passez la porte,
Autant en emporte
Le souffle du vent.

FIN DU PREMIER LIVRE.

LIVRE DEUXIÈME

LIVRE DEUXIÈME

FABLE I

Le Canard et le Perroquet.

Si vous fuyez les procureurs
Vous serez plus sage qu'Ulysse ;
Rappelez-vous que la Justice
Vend bien chèrement ses faveurs.

Un canard, à maigre cervelle ,
Eut procès avec son voisin.
(La chose, hélas ! n'est pas nouvelle.)

* C'était, je crois, pour un larcin
De grain.

Les sages du quartier disaient : Qu'allez-vous faire ?

Osez-vous plaider pour si peu ?
Chaque plaignant perd à ce jeu ;
Le mieux est d'arranger l'affaire.
— Pas d'arrangements entre nous ,

Répond avec courroux
L'orgueilleux palmipède,
Je vais consulter de ce pas
Le plus adroit des avocats ;
Vous avez beau dire ; je plaide.

—Réfléchissez...-J'y cours.-Pourtant...-Je n'entends rien ;

Il faut que les lois criminelles
Fassent justice d'un vaurien ;

Avec votre indulgence on en verrait de belles !

Le canard , plein de ce projet ,
Va consulter un perroquet

Que son caquet

Rendait célèbre au loin ; le rusé volatile

Avait manteau soyeux , œil calin , et surtout
(L'intérêt est si grand mobile !)

Griffe acérée et prête à tout.

Le client, bien reçu, débite son antienne :

Il compte sur la bonne foi

De messire l'homme de loi,

Le procès est-il bon ? faut-il qu'on le soutienne ?

Vaudrait-il pas mieux transiger

Que de follement s'engager

Dans une longue procédure ?

— Transiger ! dit le perroquet,

Vous n'avez pas de cœur ; après pareille injure,

Un oiseau de votre valeur

Tendrait la patte à ce voleur ?

Non, non ; plaidez, l'affaire est sûre ;

Je réponds d'un heureux succès,

Donnez-moi de l'argent, et dans une semaine

Vous aurez gagné ce procès.

Le canard, de retour au liquide domaine,

De cet heureux début fait la narration ;

La cane, par précaution,

A l'aqueux saint Médard consacre une neuvaine.

On attend... on espère... et, quand vint le grand jour,

Le tribunal, plein d'indulgence,

Trouvant le méfait trop peu lourd ,
Débouta le canard et leva l'audience.
Le plaideur eût voulu rattraper son argent ;
Mais un homme de loi prudent
Se fait toujours payer d'avance.

FABLE II

L'Enfant orgueilleux.

Papa, disait Arthur, je suis bien malheureux.

— Et de quoi, mon enfant ? dis-moi quelle est ta peine ;

Un professeur trop rigoureux

T'a-t-il puni cette semaine ?

— Non, mais je suis jaloux d'Albert.

— De ton cousin ? — De lui, mon père ;

Il est moins fort que moi, si nous jouons il perd,

Et dans tous nos concours je le laisse en arrière ;

Pourtant, et voilà mon ennui,

On nous le donne pour modèle,

Et l'on ne vante pas mon zèle,

Moi qui vaux beaucoup mieux que lui.

— Mon fils, dit le meilleur des pères,

La modestie est le premier talent,

Si dans vos tournois littéraires,
Albert obtient le premier rang,
Ce n'est pas de lui qu'on l'apprend,
Il attend qu'on le loue, et fier de ta victoire,
Il semble que tu dises à tous : Regardez-moi !
Sois humble, on parlera de toi ;
Sans humilité pas de gloire.

FABLE III

Le Coq, la Poule et la Pintade.

A UN ENFANT.

Enfant, si, comme moi, tu voyais chaque jour

Ma sémillante basse-cour

Entourer, en gloussant, la bonne ménagère,

Becqueter jusque dans sa main

• L'orge, que je n'épargne guère,

Le son et les miettes de pain,

Tu voudrais prendre part à ma joie innocente,

Le grain s'échapperait abondant de tes doigts,

• Et les doux accents de ta voix

Rendraient toute volaille à courir diligente.

• Or, j'étais l'autre jour assis tranquillement •

Sous un certain mûrier plus âgé sûrement

Que toi, si charmante lectrice ;
Mes poules banquetaient , et le coq fièrement
Du sérail faisait la police ;
La paix régnait, quant tout à coup
Une pintade à pas de loup
S'approche d'une poule blanche ;
La couveuse trouvait un excellent repas
En quelques grains de blé que mes soins délicats
Avaient jetés sur une planche.
Blanchette sur le grain comptait pour son diné,
Mais le volatile encorné,
Sans nul respect pour la morale ,
Saute sur le lopin , terrasse sa rivale,
Et, malgré quelques coups de bec,
Met promptement la planche à sec.
Le coq, qui près de là rôdait en commissaire,
S'élance au-devant du voleur,
Sonne la charge avec fureur,
Et provoque son adversaire ;
Cris aigus, coups d'aile et de serre ,
Tout annonce que le défi
Est accepté par la pintade ;

Mais l'oiseau moucheté tire maigre profit
De cette nouvelle incartade ;
On lutte avec fureur ; enflammé de courroux ,
Le coq redouble de vaillance ;
La poule l'encourage, il frappe, et comme en France
Le communiste a le dessous.
Par mesure d'économie
Je séparerai les champions.
La pintade toute meurtrie
S'enfuit penaude , ayant , grâce à sa perfidie ,
Une patte de moins et quelques horions.

Aimable enfant sur mes genoux assise ,
Pour te plaire, la vérité
Sous les voiles d'un conte avec fruit se déguise ;
Tirons de ce récit double moralité :
Il nous apprend que Dieu , dans sa sévérité ,
N'épargne pas la gourmandise ,
Et que l'homme , toujours béni
Si du faible il prend la défense ,
Ne peut opprimer l'innocence
Sans être sur-le-champ puni.

FABLE IV

La Vigne et l'Ormeau.

A MADAME CLE DE L***

Là-bas, près de ce mur, une vigne élancée
Autour d'un vieil orme enlacée,
Suspend au tronc noueux son limpide trésor ;
L'arbre donne la force et l'arbuste la grâce,
La vigne ne craint rien de l'ouragan qui passe,
Et l'ormeau toujours vert semble braver la mort.

Ainsi, dans ce bas monde où le Destin vous jette,
Si vous voulez braver l'effort de la tempête,
Femmes, il faut venir à nous ;
Le Ciel vous a donné le doux pouvoir de plaire,
Mais aux jours de péril votre appui tutélaire,
Dieu l'a placé dans un époux.

FABLE V

La sagesse du Lion.

Un voyageur de mes amis ,
Ayant vu de lointains rivages ,
A rapporté de ses voyages
Plus d'un conte qu'en vers j'ai mis.
Ses récits, toujours pleins de charmes ,
Savent exciter tour à tour,
Un franc rire et de douces larmes ,
Et je confesse, sans détour,
Qu'imitant le galant Joconde ,
Je courrais volontiers le monde ,
Si j'étais bien sûr du retour.
Mais on voit tant d'anthropophages ,
D'écueils où la vie est en jeu ,
Que mieux vaut parcourir le *recueil des naufrages*,

Chaudement au coin de son feu ;
Soit ! mais trêve de monologue ,
Me dit quelqu'un impatienté ,
Ayez donc enfin la bonté
De nous donner votre apologue.
Le voici , lecteur , en deux mots :

Jadis , le roi des animaux
Fit annoncer partout qu'il tiendrait cour plénière
Tel jour , telle heure , en sa tanière.
Des hérauts parcouraient , en tout sens , la forêt ,
Proclamant le royal décret ;
Il s'agissait , je crois , de soumettre au synode ,
Quelques formes sur le code.
Mais , comme sous Néron les sénateurs romains ,
Il était clair que l'assemblée
N'était de si loin appelée
Que pour tout approuver et bien battre des mains.
On arrive pourtant ; on se range en silence ;
Les grands et les petits sur des sièges divers.
Tout à coup un tigre s'élance
Et s'assied fièrement près du roi des déserts ;

Grand murmure dans l'auditoire :
Un castor fort âgé, que sa longue écritoire
Désignait comme clerc, dit : Qu'arrivera-t-il ?
L'impertinent met ses jours en péril
Pour lui je crains quelque disgrâce.
Il n'avait pas fini que le roi s'élançant
S'empare de l'intrus, l'arrache de sa place,
L'étreint, l'étouffe, le terrasse,
Et le chasse honteusement.
Puis il dit : Ce fauteuil placé près de mon trône
N'était pas réservé pour ce tigre insolent ;
Près de ma royale personne
Nul n'est admis que le talent :
Venez, castor, votre vieillesse
Doit nous guider en ces débats ;
Un prudent souverain préfère la sagesse
A la déesse des combats.

Ce roi, qui reprenait une place usurpée,
Savait que la vertu du sceptre est le soutien ;
Convenons avec lui qu'un grand homme d'épée
Ne vaut pas un homme de bien.

FABLE VI

Les deux Fruits.

Deux fruits sont appendus à l'arbre de la vie :
L'un des deux , coloré , savoureux , mûr à point ,
Est un poison fatal , mais il nous fait envie.

Quant à l'autre il ne séduit point ,
Il est très-épineux , de difficile approche ,
Sec et d'un goût amer , mais donnant la santé.

Le premier fruit est la débauche ;
Et le second la chasteté.

FABLE VII

Les Mystères.

Tout est mystère autour de moi :
Sur un ciel azuré la nuit étend ses voiles,
Et chaque matin l'astre-roi
Efface l'éclat des étoiles.
Quel puissant ouvrier, quelle divine main
Aux globes lumineux trace un constant chemin ?
Quelle intelligence infinie
Fait germer le froment dans le sillon jeté ?
C'est vous, Seigneur, c'est vous, éternelle harmonie,
Vous dont la puissance est bénie,
En ce monde éphémère et dans l'éternité !
L'homme, chétive créature,
N'explique qu'imparfaitement
Les merveilles de la nature,

L'immensité des mers, l'éclat du firmament,
Les prodiges féconds d'une frêle semence,
Les causes de nos passions,
La mort, la vie et la naissance :
Tous ces graves sujets de nos réflexions
Attestent l'humaine ignorance,
Et nous voyons pourtant l'orgueilleuse raison
Briser, en ses écarts, les digues salutaires;
Pour elle il n'est plus de mystères,
Pour elle les vertus ne sont plus de saison.
Présomptueux athée ou catholique impie,
Qui de sots préjugés vous proclamez vainqueur,
Mettez la main sur votre cœur,
Et répétez encor, avec cet air moqueur :
Il n'est rien de caché pour la philosophie!
Rien de caché pour vous? Ah! dites-le bien bas,
Ridicules docteurs, car vous ne savez pas
Comment brille et s'éteint le flambeau de la vie.

FABLE VIII

La Leçon de la Gouvernante.

— Jeune fillette, à l'air mutin,
Vous avez toujours la parole ;
Taisez-vous donc, petit lutin,
Votre caquet trouble l'école ;
Ce n'est pas en parlant souvent
Que l'on fait preuve de science :
Le talent garde le silence,
La sottise est pleine de vent.

J'approuve cette gouvernante.
Plus d'une cervelle ignorante
Mérite pareille leçon :
La cruche vide est résonnante,
Le vase plein rend peu de son.

FABLE IX

Le Serin et l'Hirondelle.

Une hirondelle voyageuse,
Revenant de lointains climats,
Revoyait la vallée ombreuse
Dont elle avait fui les frimas;
Elle disait, en rasant la tourelle
Où l'an dernier elle appendit son nid :
Mon vieux castel au portique bruni,
Salut, l'oiseau pèlerin t'est fidèle;
A l'abri de tes vieux créneaux
Naquit une chère couvée,
Pauvre couvée, hélas ! les autours, les réseaux
Me l'ont sans pitié décimée;

Être mère, quel doux souci !
Serai-je moins infortunée,
Mon vieux castel, ce printemps-ci ?
Ainsi disait Prognée à la demeure aimée.
Mais soudain un plomb meurtrier
Gronde, siffle et vient briser l'aile
De l'hirondelle ;
Elle tomba mourante ; un inhumain chasseur
La ramasse et la met en cage
Auprès d'un serin tapageur.
Celui-ci prêche, il l'encourage ;
Il la console en ses malheurs,
Et lui fait respirer un précieux breuvage,
Le vinaigre fameux fait par quatre voleurs.
Grâce à cette liqueur bénie
La captive respire et revient à la vie,
Mais l'aspect des barreaux lui fait verser des pleurs ;
— Pourquoi vous lamenter, madame ?
Dit le serin tout étonné ;
On dort dans ce palais quand on a bien dîné,
Et l'on vit dans la paix de l'âme.
L'hirondelle répond : Ami, vous êtes né

Chargé des fers de l'esclavage ,
Votre berceau fut cette cage ,
Votre cœur ne bat pas au nom de Liberté ;
Mais moi , libre dès mon bas âge ,
Je ne puis en prison conserver ma gaité.

FABLE X

Un mot d'Anthisthènes.

Anthisthènes disait : Un précepte moral
Est de vouloir du bien à qui nous veut du mal ;
Avons-nous des défauts, nos amis les oublient,
Croyant ainsi nous obliger ;
Mais nos ennemis les publient ,
Et leur utile haine aide à nous corriger.

FABLE XI**Les deux Roquets.**

J'ai connu deux roquets : Gropius et Pyrée.
L'un et l'autre étaient fort jolis ,
Bonshommes de chiens très-polis ,
Poil soyeux, queue empanachée.
Ils s'aimaient d'amour tendre, et leur affection
Datait du jour de leur naissance.
C'était plaisir de voir ces deux amis d'enfance
Mettre en commun leur portion.
Ils se fâchaient souvent (douce et rare querelle)
Au sujet du meilleur morceau :
Prenez-le, disait l'un, ce mets vous est nouveau ,
Il vous fera grand bien. — Merci de votre zèle,
Répondait l'autre chien, mais vous êtes l'aîné,
Et s'il se trouve en la gamelle

Quelque friand relief, il vous est destiné.

Heureux dissentiment qui part d'une âme tendre,

• Que j'aurais grand tort de m'attendre,

 A te voir parmi les humains !

Ces deux petits roquets servent d'exemple aux hommes

Ils pensaient au prochain, et dans l'âge où nous sommes

 Chacun songe à remplir ses mains.

•

FABLE XII

Le Peigne et l'Homme chauve.

Un homme chauve allait se promenant
De çà, de là, sans penser à grand chose ;
(Qui d'entre nous n'en a pas fait autant ?)
Bientôt lassé, le quidam se repose
Près d'une source, à l'abri d'un ormeau
Que balançait une brise légère ,
Quand , tout à coup , il voit dans le ruisseau ,
Certain objet brillant au fond de l'eau ;
Notre héros met deux genoux en terre
Et.... tire un peigne inutile joyau !

Vos traits malins n'ont épargné personne ,
Espoir trompeur, tristes déceptions :

Là, c'est un roi qui voit crouler son trône ;
Là, c'est Caton dont la vertu s'étonne
D'être ébranlée au choc des passions ;
Je vois, malgré les bravos de maint cuistre ,
Un pauvre auteur écrasé de sifflets ;
Et tel croyait se réveiller ministre
Qui fuit couvert du galon des valets.

FABLE XIII

Le Singe amoureux.

Uné guenon de vieille race
Avait un fils, Jaquot, singe des mieux tournés ;
 Oeil vif, poil soyeux, joli nez,
 Bouche faisant peu la grimace.
La guenon l'adorait; par malheur, vint un jour
 Où notre singe au cœur sensible,
 Entendit la voix de l'amour.
 Adieu doux repos, nuit paisible,
 Age que fuit le noir chagrin,
 Hélas! une main invisible
 Vient d'obscurcir un ciel serein.
L'air si pur, l'herbe parfumée,
Pour notre singe étaient sans prix,
Les regards de la bien-aimée

Sont tout pour un cœur bien épris.
La matrone alarmée apprenant de son fils
D'où provenait cette mélancolie,
S'écria : Vous aimez une jeune guenon ,
Qui , je l'avoue , est fort jolie ,
Mais l'épouser serait folie ,
Car elle est sans dot et sans nom.
Elle tient bon.... Jaquot soupire ,
Jaquot maigrit , Jaquot expire
Victime de sa passion.
Ah ! que son cœur devait maudire
Les mariages de raison !

FABLE XIV

Le Rossignol et la Fauvette.

Un rossignol, en vrai fils de famille,
Avait commis plus d'une peccadille,
Tous ces écarts ne se font pas en vain,
Et vient un temps, comme dit le proverbe,
Où l'on doit mettre un peu d'eau dans son vin
Si l'on ne veut manger son blé en herbe;
Tout franc viveur doit faire bonne fin!
Le rossignol (telle est la destinée)
Voulant enfin tâter de l'hyménée,
Jeta les yeux sur un oiseau coquet
Dont chaque soir le merveilleux caquet
Parlait au cœur; c'était une fauvette.
Ce fut d'abord difficile conquête,
Mais qui veut, peut; et l'orphée emplumé

Apprit enfin qu'il en était aimé.
Actes dressés, jour pris de part et d'autre,
Chers compagnons, je vais être mari,
D'un ton joyeux disait le bon apôtre;
A qui voudra je tiendrai le pari
Que seul chez moi je porterai culotte.
— On verra bien répond une linotte.

Le premier mois le mari commanda ;
Puis le second l'Othello s'amenda ,
Devint plus doux, prit un ton moins sévère ;
Deux mois encor, et l'habile commère
En son logis conduisait tout à point;
Quand son mari répondait : Nenni, point !
Sans grand discours elle faisait comprendre
Au rossignol justement ébahi
Qu'en tel endroit son bec avait dit : Oui.
Le bon époux finissait par se rendre.

FABLE XV

Le Jeune Aveugle,

Un jeune aveugle allait sans guide
Et s'en trouvait fort mal ; en sa course timide,
Il se jetait dans l'eau, contre un objet massif,
Sur un passant inattentif.
Chacun le gourmandait : étrange promenade !
Quel sot ! quel belître et demi !
L'illustre auteur de l'Iliade
Abandonnait sa main à la main d'un ami.
L'aveugle ne crut rien , courut à l'aventure ,
Repoussa tout soin empressé,
Et, se dirigeant seul en cette nuit obscure,
Se laissa choir dans un fossé.

Jeunes gens sans expérience

Pourquoi tant de fatuité?

Vous échappez à peine aux langes de l'enfance ,

Et cependant votre ignorance

Égale en ses écarts votre t é n é i i

Rappelez-vous que la jeunesse

Doit, avant d'agir ici-bas ,

Consulter souvent la vieillesse.

Vous m'approuvez, vous dites : C'est sagesse.

Hélas, vous ne changerez pas !

FABLE XVI

Le Haudet mélomane.

C'était la mode au Sahara
Que du roi des déserts on célébrât la fête
Avec le plus grand apparat :
Dès que le blond Phébus avait doré le faite
Des monts sourcilleux d'alentour,
Le rossignol et la fauvette
Mêlaient leurs chants avec amour.
La brise du matin, aimable à sa manière,
Caressait la sombre tanière
De messire lion, duquel chaque animal
Venait très-humblement baiser l'ongle royal.
Le singe par ses tours amusait l'assemblée ;
La cigale chantait; la perruche éveillée
Envoyait aux échos, toujours sur même ton,

Ces mots : honneur à toi, grand roi, noble lion !

La biche, tout émue, apportait au monarque

Un bouquet fait de mille fleurs,

Pauvres fleurs qui le soir sous la main de la parque

Perdent leurs suaves couleurs !

L'âne s'annonce enfin... ses pas lourds retentissent ;

A son aspect, du roi les noirs sourcils se plissent ;

Chacun de crier au roussin :

Impose silence à ta langue !

Mais l'orgueilleux baudet persiste en son dessein ,

Et commence ainsi sa harangue

Qu'il avait écrite en latin :

Prince, dont on célèbre en ce beau jour la fête,

Chacun de tes sujets s'apprête

A t'offrir un objet qui puisse te flatter ;

Je vois tout courtisan sauter,

Te bénir, te complimenter ;

Le singe fait mille grimaces

Pour obtenir tes bonnes grâces ,

La bichette t'offre un bouquet ,

Tout chante, jusqu'au perroquet !

Tout chante... mais, à mon génie

Il était réservé de faire , en ce beau jour ,
Coulér des torrents d'harmonie !
Écoutez ces accords que me dicta l'amour.
Il dit ; son vieux sabot sur un luth se promène ;
De la déité souterraine
Sa voix fait trembler les sujets.
Le lion , entendant cette cacophonie ,
Nourrit de sinistres projets
Contre le roussin d'Arcadie,
Il rugit avec bruit , saute sur lui d'un bond ,
Et l'envoi braire chez Pluton.

Je connais parmi vous , messieurs les mélomanes ,
Bon nombre d'hommes qui sont ânes.

FABLE XVII

Le Perroquet persillé.

J'ai lu dans un certain auteur
Qu'un vieux perroquet d'archevêque,
Voulut jadis passer docteur ;
Il n'avait jamais lu Cicéron ni Sénèque,
Mais il était fort ergoteur,
Connaissant à fond la logique ,
Le *Barbara*, le *Barocco*,
Et tout l'attirail rococo
De l'école philosophique.
Osait-on attaquer l'ancêtre de Vert-Vert
Sur son talent, sur sa doctrine,
Il criait à pleine poitrine
Un : *nego rondabiliter* !

Son imperturbable assurance
Eut l'effet qu'il avait prévu ,
Et le perroquet fut reçu
Docteur, malgré son ignorance.
Son diplôme signé; l'animal effronté
Persifle la sotte bonté
Du respectable aréopage;
Qui? moi passer docteur, dit-il en ricanant,
Le cas me paraît surprenant :
Je n'ai pas écrit une page!
Puisque vous m'avez reconnu
Digne de l'immortel diplôme
Un Baudet mon cousin, ignorant mais bonhomme ,
De vous sera le bienvenu.
Il dévore un chardon dans la plaine voisine;
Je m'en vais le chercher, et pour notre retour
Tenez prête une blanche hermine.
Le doyen , vieux castor un peu fâché du tour,
Répond : Je ne le puis; refuser me chagrine,
Mais nous ne recevons qu'un seul âne par jour.

Prenez garde de vous permettre

Un ton sottement persifleur
Et rappelez-vous qu'un railleur
Rencontre tôt ou tard son maître.

FABLE XVIII

Le Rat converti.

Un rat, voulant gagner le ciel,
Se retira dans une sacristie,
Et dans ce lieu sacré la bête convertie
Faisait chère liesse aux dépens du missel.
Mettant sa confiance en la bonté divine,
Il trouvait le bonheur qu'il avait tant cherché ;
 Bien nourri de saine doctrine ,
Le saint reclus fuyait l'atteinte du péché.
Ses vertus , son savoir , sa longue expérience ,
 En peu de temps firent grand bruit
 Chez toute la ratone engeance ,
 Et , des quatre coins de la France ,
De nombreux pèlerins venaient en son réduit.
 L'un voulait recouvrer la vue ,

L'autre le pied , l'autre la voix ;
L'ermite eût fait grande bévue
S'il n'eût traité comme recrue
Tout ce bon peuple souriquois ;
Mais il n'était pas sot, et le rusé compère
Leur débita force prière
Force *asperge* , force *oremus* ,
Maints *introïts* , maint *Dominus* ,
Maints *versets* , *répons* et *préfaces*
Et sut rendre, en quelques instants ,
Cette dévote populace
Pleine de foi dans ses talents.

On voit dans l'univers deux espèces de gens :

L'une est leurrée et l'autre leurre.
Soyez tout brodé d'or, parlez grec et latin ,
Osez vous déclarer l'arbitre du destin ,
Vous ferez des dupes sur l'heure.

FABLE XIX

L'Alouette.

Gardez-vous bien , jeunes fillettes,
De trop fatiguer vos miroirs ;
C'est très-grand mal d'être coquettes,
Car frais atours , riches toilettes,
Mènent à l'oubli des devoirs.

Une alouette au beau corsage
S'ébattait dans un champ de bled ;
Un vieux chasseur du voisinage
Dans ce champ tendit son filet ;
Au milieu des semis certain cristal mobile
Brillait aux rayons du soleil ;
Le chasseur, d'une main habile,
Faisait mouvoir de loin le trompeur appareil.

Notre alouette,
Un peu coquette,
Venait se mirer en chantant,
Voletait, et d'un air content
Disait : Comme je suis bien faite !
Qui peut se comparer à moi ?
Les jolis yeux ! le beau plumage !
On chercherait longtemps, ma foi ,
Ma rivale dans le bocage ;
Heureux qui sera mon amant !...
Elle en aurait dit davantage ;
Mais le filet, se refermant,
Mit fin à tout ce caquetage.

FABLE XX

La Citrouille et la Pomme de terre.

La citrouille disait à la pomme de terre :
Pauvre petite, je te plains ;
Je suis l'ornement des jardins,
Et tu ne vis jamais le jour qui nous éclaire.
Mes beaux fruits arrondis, mes rameaux verdoyants
Qui serpentent sur la pelouse,
Mes fleurs aux reflets chatoyants,
Doivent te rendre un peu jalouse
Et mécontente du destin.
— Oh ! que nenni, ma grosse gourde,
Répond le tubercule avec un fier dédain ,
Ton seul mérite est d'être lourde,
Tu nourris les pourceaux et moi le genre humain ;
Je vis loin de l'astre qui dore

Ces vastes flancs dont tu t'enorgueillis ;
Mais cet obscur état que ta pitié déplore
Est commun à l'argent, aux perles , aux rubis.

Convien's donc franchement , ma mie,

Qu'en vivant dans l'obscurité

Je suis en bonne compagnie.

— Que de morgue et de vanité

En ce méchant petit légume !

Riposte d'un ton emporté

L'autre, fière de son volume.

Lors la pomme : Tout doux, je vous vau's bien, ma sœur.

— Toi ? — Moi. — Plaisante péronnelle !

Quitte le trou qui te recèle,

Et je saurai punir tes faux airs de grandeur.

On se fait bientôt rude guerre

En disputant sur ce ton-là ;

Heureusement la jardinière

Entre les combattants vint mettre le holà ;

Leur querelle finit bien vite :

Ces rivaux au langage altier,

Jetés en un même panier ,

Noyèrent leur courroux dans la même marmite.

Lecteur, ne vous semble-t-il pas
Que ce conte moral peut s'appliquer aux hommes ?
Chacun s'en croit, hélas ! et cependant nous sommes
Tous égaux devant le trépas.

FABLE XXI

L'Esclave et le Saumon.

Un esclave chargé d'années
Marchait d'un pas tremblant sous les coups du Planteur ;
Le fouet stimulait sa lenteur ,
Et le pauvre vieillard pleurait ses destinées.
De son royaume humide un vertueux saumon
Voyait avec douleur ce spectacle barbare ;
Les poissons qui peuplaient sa mare
L'écoutaient comme un Salomon :
Il eût pu porter la simarre.
Eh quoi ! j'entends toujours , disait-il à part lui ,
Les prêtres des chrétiens répéter que les hommes
Sont tous égaux entr'eux ainsi que nous le sommes,
Qu'ils doivent se prêter un mutuel appui ,
Aimer Dieu d'un amour extrême

Et compatir à leur prochain.....

J'approuve tout cela; mais ce vil assassin ,

Hélas ! ne pense pas de même.

LIVRE TROISIÈME



LIVRE TROISIÈME

FABLE I

La Morale du vieux Cousin.

Un de mes bons amis avait un vieux cousin

Si grand amateur d'apologue,

Qu'il avait conçu le dessein

D'arranger en style badin

L'Évangile et le Décalogue.

Je le blâme en ce point ; la muse doit toujours

Respecter les choses sacrées ;

Elles n'ont pas besoin d'un profane concours :

Mais, malgré ces sottes idées,
Le bonhomme avait ses beaux jours.
Alors, il fallait voir le piquant moraliste
Dérouler à nos yeux la liste
Des travers de l'esprit humain
Qu'il tenait en haine mortelle :
Un tel, nous disait-il, a bien fait son chemin,
Mais c'est que madame une telle
Lui tendit sa charmante main ;
Un autre (et du pays c'est l'incurable plaie)
Dit : vive celui qui me paie !
Celui-là ruiné chante la liberté,
Les repus invoquent le sabre ;
Jean veut que le peuple se cabre ;
Pierre, qu'il obéisse et qu'il soit bien bâti.
Là-dessus, le cousin savourait une prise,
Puis, il ajoutait avec feu :
Voilà bien des travers ; mais surtout je méprise
Ceux qui se servant de l'église
Osent dire qu'ils servent Dieu ;
Voyez notre voisin, quel petit saint en herbe !
Tout confit en dévotion,

On pourrait lui donner, comme dit le proverbe,
Le bon Dieu sans confession ;
Mais son fils est placé ; sa fille bien lotie,
Son neveu grassement pourvu,
Et son filleul, que j'avais vu
Maladroit valet d'écurie ,
Trône dans une sacristie
Avec l'orgueil d'un parvenu.

Chacun pour soi, voilà le mal qui nous oppresse ;
L'égoïsme glacé dessèche notre cœur ;
Contre lui qui de nous s'armera de rigueur ?
Qui ? vous me répondez : la presse.
La presse, mes jeunes amis,
Est une affaire de commis,
Avoir et doit, passif , balance ,
Bénéfices au bout de l'an ;
Là tout se traduit en argent,
Tant l'éloge que le silence.

Un ouvrage a paru ; l'on en dira du mal ,
Il faut apaiser le journal :
Courez vite, un billet de banque
Ne peut venir plus à propos :

Vous deviez être un saltimbanque,
On fera de vous un héros.
— Dites-vous vrai ? quoi ! sur la terre
Rien de moral , pas de vertus !
— S'il en était ainsi, j'aimerais mieux me taire,
La honte me rendrait confus ;
Mais nous voyons encor des dévouements sublimes
A côté de la lâcheté ,
Et Dieu permet , en sa bonté ,
Qu'un scélérat couvert de crimes
Soit jugé par la probité ;
La bonne mère de famille
Nous console d'impurs amours ,
Auprès d'un mauvais fils est une sainte fille
Dont la voix apaise toujours ;
Si les journaux qu'à si bon droit je tance
Ne pensent qu'à leurs coffres-forts ,
Les bons journaux à leurs efforts
Donnent un noble but : le salut de la France.

Concluons de là , mes amis ,
Que nous pouvons bien ou mal faire ;

L'homme a son libre arbitre, ainsi Dieu l'a permis;
Pratiquer la vertu, savoir quel est son prix,
Doit être notre grande affaire.

FABLE II

Le Chat hypocrite.

Le philosophe d'Alembert
Avait un angora bien élevé, disert ,
Mais, s'il faut l'avouer, un peu trop hérétique ;
La doctrine philosophique
Séduit notre cœur et le perd.
Le chat riait de tout : bien fol qui pouvait croire
Au paradis, au purgatoire ;
Tout finit avec l'homme , et l'immortalité
Était un conte de nourrice ;
On devrait empêcher, par ordre de police ,
D'adorer la Divinité.
Mitis prêchait en vain ; la nation fourrée

Est en général timorée ,
Remplissant ses devoirs, sage comme un cadî
Faisant maigre le vendredi ,
Allant au prône le dimanche,
Ayant tous les saints dans sa manche.
Le roi des chats mourut; c'était un talapoin;
Bon sire, ami de la sagesse,
Il aurait rendu plus d'un point
Aux philosophes de la Grèce :
Chercher un successeur exigeait un grand soin.
Le matou voltairien visait à la couronne;
Il courut vainement la ville et ses faubourgs ,
Car la gent chattemite à pate de velours
Voulait un sage sur le trône.
Lors , notre ambitieux tournant à chaque vent
Se rendit au prochain couvent,
Confessa ses péchés , chanta vêpre et matine ,
S'administra la discipline
En pleurant son égarement.
On crut son repentir sincère ,
Et l'hypocrite obtint cette pourpre si chère
Due à l'aveuglement des chats.

C'est à vous, s'il vous plaît, que ma fable s'applique,
Hommes dont l'intérêt guide la politique ;
Je suis franc, ne m'en veuillez pas.

FABLE III

Le Jeune Chêne.

Un jour qu'il avait plu , Lucas le pastoureau
Cherchait quelque aliment pour son petit troupeau.

La saison était avancée ;

L'hiver faisait sentir son haleine glacée ,

Plus de sainfoin , plus de gazon ,

Plus de blanchettes marguerites ,

Plus de bleuets , frais satellites

De la printanière saison.

De çà , de là , quelques broussailles ,

Un brin de romarin fané ;

Que je vous plains , pauvres ouailles ,

Vous ferez un maigre diné !

Le berger redoutait la colère du maître ,

Car de retourner au logis

Avec un fagot aussi piètre,
C'eût été braver le gaulis.

Il se désespérait; soudain s'offre à sa vue

Un jeune arbuste aux rameaux verts,
Droit et d'une belle venue;

Quel bonheur! Tel Colomb sentit son âme émue

En embrassant le sol d'un nouvel univers!

Lucas, au comble de la joie,

Saisit avidement sa proie;

Elle lui résiste d'abord;

L'arbre tient bon, l'homme s'élance,

Et, redoublant de violence,

L'arrache en un suprême effort.

Ce noble arbuste était un chêne,

Un chêne jeune encor, dont les épais rameaux;

Abri du laboureur, vert palais des oiseaux,

Devait être l'orgueil de la forêt prochaine.

L'écho redit longtemps de sa plaintive voix

Les amers regrets de Sylvie¹;

Inutiles soupirs! rien ne rendit la vie

¹ La forêt personnifiée.

Au futur souverain des bois.

•

Critiques, dont la voix régente le Parnasse,
Voulez-vous de votre art atteindre la hauteur?
Qu'en vos sages écrits, juste effroid'un auteur,
L'indulgence ait toujours sa place.
Tel qui passe à vos yeux pour un gâte-métier
Eût fait mentir votre horoscope;
Vous avez cru briser l'hysope,
Vous renversez le chêne altier.

FABLE IV

Les deux Brebis et le Cheval.

Lorsque la nuit étend ses voiles
Tout semés de blanches étoiles
Sur l'immense voûte des cieux ,
Le pâtre quitte sa compagne
Et chasse devers la montagne
Ses troupeaux à l'air soucieux.
Un soir, l'herbe était parfumée,
Le chant de la brise embaumée
Murmurait dans les romarins :
Deux brebis, dans une clairière ,
Douce filles de même mère,
Se contaient ainsi leurs chagrins :
L'une disait : Hélas ! la vie,
Offre peu d'instants de bonheur ;

L'an dernier, près la bergerie,
Un agneau, trésor qu'on envie,
Se pressait tremblant sur mon cœur !
Je pleurais, inutiles larmes !
Car, sans pitié pour mes alarmes,
Un méchant, que dis-je ? un bourreau
Enleva mon petit agneau :
Je contai tout à notre maître ;
Il m'écoula, plaignit mon sort,
Alla jusqu'à pleurer la mort
De mon fils, qu'il avait vu naître,
Et promit, en me consolant,
Qu'il allait chercher le coupable
Et venger le peuple bêlant.
L'autre brebis l'interrompant :
Eh quoi, le berger est coupable
D'une aussi noire fausseté !
Sache, ma sœur, que ce *bon* maître
Vendit ton fils à certain prêtre
Qui l'offrit à sa déité ;
J'ai vu l'argent qu'on a compté.
— Tout cela ne m'étonne guère,

Dit un vieux cheval mis au vert :
Peu de gens cherchent à bien faire ;
Mais le méchant , sur cette terre ,
Finit par être découvert.

FABLE V

Les Champignons.

Sur une riante fougère
Croissent d'humides champignons ;
Les uns en leur cloche légère
Recèlent de cruels poisons ;
D'autres paraissent sur nos tables
Sans qu'on redoute leur abord,
Et cependant ils sont semblables
A ceux qui nous donnent la mort.
Pour éclairer notre ignorance ,
La vigilante Providence
Mit cet exemple sous nos yeux :
Il nous apprend qu'en cette terre
Le méchant que le crime altère
Ressemble à l'homme vertueux.

FABLE VI

Diogène.

Simus le Phrygien montrait à Diogène

Une magnifique maison.

Admire, disait-il, philosophe sans gêne,

Est-il rien d'aussi frais que ce riche salon?

Que dis-tu de mon vestibule?

Paros m'avait gardé ses marbres les plus beaux.

Vois ces deux bas-reliefs; regarde mes tableaux,

Apelle a trouvé son émule.

Diogène, sans s'émouvoir,

Pendant que l'orgueilleux se mettait en devoir

De vanter le premier étage,

Se place vis-à-vis Simus

Et vous lui crache en plein visage;

Puis il dit : Tu me vois confus :

J'aurais voulu pouvoir cracher dans cette salle,
Mais le marbre est si pur, le parquet si paré,
Ami, que, tout considéré,
J'ai dû choisir l'endroit qui semblait le plus sale.

C'était punir la vanité
D'une façon trop énergique;
Mais nous savons que le Cynique
Se piquait peu d'urbanité.

FABLE VII

Le Corbeau, la Pie et leur Fils.

Seigneur corbeau, fort gourmand mais peu fin ,
Ainsi que l'a prouvé mon maître ,
Épousa dame pie, à l'ombrage d'un hêtre,
Et goûta d'un heureux destin.
Plus d'un an s'écoula ; l'époux était fidèle,
L'agace, pudique femelle ,
Fuyait d'étrangères amours,
Et les chastes plaisirs que l'hyménée appelle
Au ménage nouveau présageait de longs jours.
Mais la joie est chose éphémère ;
L'agace l'éprouva bientôt.
Elle désirait d'être mère ;
Quel plaisir d'avoir un marmot !
Dame corneille, sa voisine,

Avait un fils si gracieux !
Dos d'un beau noir, blanche poitrine ,
Prunelle où se miraient les cieux .
Margot aussi grillait d'entendre
Les douces plaintes , la voix tendre
D'un gentil oiselet pressé sur son giron .
Le mari, point dévot , faisant peu sa prière ,
Impie athée , oiseau voltaire ,
Ayant abusé du juron ,
N'osait prier les dieux ; il n'était point en grâce ;
Noble châtelaine l'agace
Qui ne manquait , soir et matin ,
D'élever, en pieuse femme ,
Vers le ciel saintement son âme,
Attendrirait le bon Jupin .
La vertu sur les dieux exerce un juste empire ;
Ils la prennent en grands soucis ,
Témoin Philémon et Baucis .
Le corbeau pérorant , caquet-bon-bec soupire
Et cherche par des vœux à séduire Phœbé :
Elle rendra , sans se dédire ,
Tel objet qu'elle a dérobé ,

Donnera trois gâteaux faits de miel et de pâte ,
Ne sautera que d'une pâte
Pendant trois jours entiers; ne dira mot d'un mois ,
Aux indigents fera largesses...
Et puis, que sais-je encor? Parmi tant de promesses,
Il est bon que je fasse un choix.
L'Olympe l'exauça. Comment dire sa joie !
Elle invite tous les oiseaux ,
Geais , corneilles , merles , corbeaux ,
Moineaux, et jusqu'à mère l'oie.
Nos gens furent exacts ; bon accueil , bon diné ;
Millet bien épluché , quartier de fraîche viande
Porté sur l'arbre en contrebande.
Certain perroquet aviné
Lut des vers sur le nouveau-né.
Chacun rivalisa de verve et d'allégresse.
Pourquoi faut-il que le bonheur
S'envole devant la tristesse !
L'enfantelet grandit ; il fut bavard , voleur ,
Plus voleur encor que la pie ;
Le corbeau s'emportait , voulait faire un sermon ,
Mais le méchant petit démon ,

Poussé par un courroux impie,
Répondait aux conseils qu'on lui donnait toujours
 En battant l'auteur de ses jours ;
Le mauvais fils fit tant du bec et de la serre,
 Qu'il finit par tuer son père.

Laissons faire le ciel, il sait bien mieux que nous
 Ce qui peut causer nos alarmes ;
 Et retenez, tendres époux,
 Ces mots qu'on écrivit pour vous :
« Demander des enfants, c'est demander des larmes. »

FABLE VIII

Le Renard et le Bouc.

- Messire bouc, dit-on , était dans sa jeunesse
Point travailleur, fort libertin,
Ne rentrant chez lui qu'au matin
Et presque toujours en ivresse.
Quant aux lieux qu'il hantait, je n'en parlerai pas,
Crainte d'offenser votre oreille ;
Gens-esclaves de la bouteille
De la vertu font peu de cas.
Mais les boucs ne sont pas de roche,
Ces animaux et nous avons même loyer ;
Le moment vient qu'il faut payer
Les emprunts faits par la débauche.
Alors, accourent les douleurs ,
Les fluxions, les rhumatismes,

Les purges et les sinapismes
D'un rapide trépas tristes avant-coureurs.
L'animal encorné, sentant sa fin prochaine,
Fit querir un renard fameux par son savoir :
 La mort, dont la faux nous entraîne,
 Semblait soumise à son pouvoir ;
Il avait fait vingt fois des cures sans pareilles,
Aussi bon médecin, qu'habile chirurgien,
 Bref, on racontait des merveilles
 De ce moderne Galien.
Il vint, vit notre bouc, et secouant la tête :
 Tous mes soins seraient superflus,
 Dit-il, il ne te reste plus
 Qu'à mourir en honnête bête ;
Le poulx se tait déjà ; ton sang est épuisé
 Par une orageuse jeunesse :
 L'art immortel que je professe
 Ne peut rien sur un corps usé ;
Attends tout maintenant de la bonté divine.
 Hélas ! si je t'avais connu
Avant ce jour fatal qui marque ta ruine,
 Je t'aurais dit que la vertu
 Est la meilleure médecine.

FABLE IX

Le Chien et ses deux Fils.

J'ai connu certain chien, bon père de famille,
Marguillier plein de foi, vertueux électeur,
Montant la garde avec ferveur,
Fuyant la moindre peccadille.
Dieu lui donna deux fils : l'un, nommé Laridon,
Gros fermier, n'avait pas le don
De l'esprit et de l'éloquence ;
Il était mal léché, disgracieux, commun,
Mais il semait son bled au moment opportun,
Et savait grossir sa chevance.
L'autre, nommé César, était plein de talents,
Bon écuyer, danseur agile,
Faiseur de jolis vers, auteur d'un vaudeville
Et bernant les petites gens.

Tout alla bien tant qu'il fut riche ;
Mais il fréquentait le tripot,
Et le baccarat sut bientôt
Dépouiller l'élégant caniche.
Laridon , plus sage, comprit
Qu'il ferait bien d'agir comme avait fait son père.

Nous pouvons tous tirer de ce petit écrit
Une morale salutare :
Mieux vaut le bon sens que l'esprit.

FABLE X

Les Indiens.

Un parti d'Indiens fut surpris dans les bois
Par la faction ennemie :
Le ravage de l'eau-de-vie
Paralysait leur force et les laissait sans voix ;
On en tira prompt vengeance ;
Le chef fut tué le premier,
Puis les soldats jusqu'au dernier,
Sans opposer de résistance.

Qui de nous blâmera ces pauvres Indiens
S'il fait un retour sur soi-même ?
L'ivresse les jeta dans un délire extrême ;
Mais nous , imprévoyants chrétiens ,
En notre rapide passage ,

Menons-nous conduite plus sage ?

Non , la mort frappe à nos côtés ,

Rien ne parle aux humains, rien ne touche leur âme :

Ivres d'ambition , ivres de voluptés ,

Ils meurent, sans songer, convives hébétés,

Que l'éternité les réclame !

FABLE XI

La Montagne et la Fleur.

Une montagne d'Helvétie,
Au front se cachant dans les cieux,
Promenait ses regards dans le val gracieux
Dont ses pieds foulaient la prairie.
Elle disait, en son orgueil :
Où trouver ici-bas un œil
Qui puisse mesurer mon immense étendue?
Entassez Pelion, Ossa ; peine perdue !
Mon faite au-dessus de la nue
Ne reconnaît que Dieu pour rival et pour roi.
— Il t'en faut reconnaître un autre. — Et qui donc ? — Moi,
Dit une blanche Pâquerette.
Pour punir ta fierté le Créateur m'a faite,
Car, par une sublime loi,
Humble fleur je m'élève au-dessus de ta tête !

FABLE XII

Le Guerrier, le Philosophe et le Crocheteur.

Un illustre guerrier vantait
Et son courage et son génie;
Cent fois, il exposa sa vie,
Cent fois, il sauva la patrie;
Pour tant de gloire il méritait
Un temple, au moins une statue,
Mais une cabale inconnue;
Quelque ennemi puissant s'attachait à ses pas.
Un philosophe passe et dit : De ces soldats
La sotte vanité m'irrite,
Dans le plus sanglant des états
Peut-on trouver quelque mérite?
Parlez-moi d'Aristote et du divin Platon,
Voilà les vrais héros, ces rois de la sagesse

Ont fait plus de bien à la Grèce
Que le combat de Marathon;
Tout guerrier digne de louange
Dans le sang a trempé sa main,
Mais l'étude du cœur humain
Fait naître un plaisir sans mélange.

Un crocheteur robuste, entendant ces propos,
Riposte à notre moraliste :
Tu radotes comme un sophiste,
Et ton esprit subtil va comprendre en deux mots
(Je fais toujours courte harangue)
Que mon bras vaut mieux que ta langue :
J'ai l'autre jour, au coin d'un bois,
Rencontré seul à seul ce bandit dont l'audace
Met notre police aux abois ;
Dis, qu'aurais-tu fait à ma place ?

Un discours, n'est-ce pas ? les voleurs, mon ami,
• Sont d'une nature
Fort dure,
L'éloquence ne vaut ; un poignet affermi
Est meilleur en cette aventure ;
Ce brigand par mon bras vaincu

Tu l'as vu garrotté sur la place publique :

Pourras-tu soutenir encore que ta vertu

Vaut mieux que ma force athlétique?

— Oui, je le pense encor, répond le stoïcien :

Cette doctrine , crois-le bien ,

N'est pas follement avancée;

Pour toi la chair est tout, et de notre entretien

Ma raison tire une utile pensée :

L'homme sera toujours, l'homme a toujours été

Esclave de la vanité;

Un guerrier, un sophiste, un vagabond sans gîte;

Chacun a soif d'être vanté,

Chacun est plein de son mérite.

FABLE XIII

La Providence.

Dans ce vaste univers, tout est diversité;
Après les noirs autans naît la fraîche verdure,
 La terre change de parure
 Aux premiers souffles de l'été.
A la rose fragile, à la blanche aubépine
 Succèdent les riches moissons;
 Le thym parfume la colline,
 Le pâtre, près de la ruine
 Chante ses naïves chansons.
Chaque instant du Très-Haut célèbre la puissance,
Soit que l'astre du jour dans sa magnificence
Couronne l'Océan d'un diadème d'or,
Alors que le nocher sur l'onde étincelante
Laisse la rame oisive et rêve à son amante
 Dans sa barque qui dort;

Soit qu'à l'heure propice, où la lune caresse
Le gazon de la plaine ou la crête des monts,
La brise aux doux parfums, la brise enchanteresse
Murmure vaguement ces bruits que nous aimons.

Une Providence féconde

Hommes, vous a créés à l'image du monde,

Tout en vous est diversité,

Dans votre corps mortel bat une âme immortelle,

Et le feu de votre prunelle

Est un noble rayon de la Divinité.

De ce Dieu juste et bon nous sommes l'harmonie.

Comme l'immensité des cieux,

Notre corps, travail merveilleux,

Chante sa puissance infinie ;

Nous n'avons rien de grand que nous n'ayons reçu,

Tout nous vient de la Providence ;

Par elle nous avons vécu,

Et par son ordre aussi finit notre existence ;

Du berceau jusques au cercueil

Nous ressentons l'effet d'une main bienfaisante ,

Et notre nature impuissante

Écoute cependant le démon de l'orgueil !

•

FABLE XIV

L'Aigle et le Pélican.

L'aigle et le pélican , à ce que l'on assure
Étaient fort liés d'amitié ;
L'un faisait-il quelque capture ,
L'autre avait toujours sa moitié.
Ne souriez pas de pitié ,
Lecteur ; s'ils partageaient si bien leur bénéfice ,
C'est qu'ils avaient même nourrice ;
La concorde règne à souhait
Entre deux bons frères de lait.
L'aigle, par le droit de naissance ,
Sur la gent volatile établit sa puissance :
Aussitôt, flatteurs d'accourir,
Vils corrupteurs d'entrer en danse,
Douce affection de finir.

Pélican regagna ses humides rivages ,

Fuyant d'ennuyeuses grandeurs ;

Il reçut maints ambassadeurs ,

Et ne tint compte des messages.

Le favori de Jupiter

Se consola bientôt d'une amitié perdue :

Tant pis pour lui , dit-il , s'il veut faire le fier ;

Je ne boirai pas la ciguë ;

Un de plus , un de moins , qu'importe au roi des airs ;

Mes sujets à l'envi s'efforcent de me plaire ,

Et notre exilé volontaire

Mourra d'ennui dans ses déserts.

L'exilé cependant , loin de porter envie

A son camarade oublieux ,

Menait une fort douce vie

Auprès d'un étang poissonneux ;

Gîte isolé , fraîche pâture ,

Quoi de mieux pour mettre en son point

Une paisible créature !

Notre porte-besace y prit de l'embonpoint.

Quant à monseigneur l'aigle , il trônait en son aire

Comme un vrai despote emplumé ;

Plus d'un oiseau fut consumé
Par les éclats de son tonnerre;
Le riche opprimait l'indigent
Sans que rien s'opposât à ce cruel caprice,
Car le roi vendait la justice,
Et le bon droit était l'argent.
Mais d'un régime sans excuse,
Les jours furent bientôt finis;
Le vil tyran, nouveau Denis,
Fut chassé de sa Syracuse.
Il gagna les bords fortunés
Où son frère de lait vivait dans la retraite.
Du plus loin qu'il le vit : Votre demeure est prête,
S'écria le pêcheur; mon pauvre ami, venez;
Je prévoyais, hélas! le sort qui vous opprime :
Vous régniez entouré de perfides conseils,
Et le sage est toujours victime
S'il ne vit avec ses pareils.
J'ai dû fuir loin de vous; une gloire éphémère
Fut toujours à mes yeux un présent dangereux,
Mais si vous êtes malheureux,
Je veux être encor votre frère.

FABLE XV

Le Chien et le Savetier.

Le savetier de mon village
Avait un chien nommé Bacchus ;
C'était son seul ami ; qui veut gros entourage
Doit remuer beaucoup d'écus.
Ils avaient même toit, même sobre vitaille,
Et, si j'en crois ce qu'on m'a dit,
Tous les deux avaient même lit,
Petit grenier rempli de paille.
S'il arrivait que certain jour,
Le pauvre savetier allât chez sa pratique,
Le chien, crainte d'un mauvais tour,
Du maître attendant le retour,
Veillait au seuil de la boutique.
Mais il languissait tôt ; qu'il tarde ! disait-il ;

Mieux eût valu que je suivisse.
Puisse le ciel, en sa justice,
De cet homme de bien écarter tout péril !
Chaque instant amenait quelque sollicitude ;
Les deux amis vivaient heureux ;
Se montrer empressés était leur seule étude,
Tout semblait sourire à leurs vœux.
Par malheur, un ancien collègue
Cordonnier enrichi, grâce à plus d'un larcin,
De notre savetier fort éloigné cousin,
Au chevalier de la bisaigue
Laissa tout son avoir. C'étaient belles maisons,
Contrats dodus, riches moissons,
L'opulence après la misère.
Mons Crépin devenu tout à coup grand seigneur
Quitte ligneul, marteau, lanière.
En changeant de fortune, il change aussi d'humeur ;
Il était bon, il devient rogue,
Et l'orgueil l'emporte si bien
Qu'il va jusqu'à dire à son chien :
Courez au chenil, méchant dogue !
— Au chenil ? — Sur-le-champ, gare martin-bâton !

Oser venir dans mon salon !

Allons, dehors ; que l'on galope.

— Maître, lui dit Bacchus, je vous ai paru bon

A garder jadis votre échoppe ;

Pourquoi me chasser aujourd'hui ?

— Mon échoppe, répond l'orgueilleux hors de lui,

Le coquin rappelle ma honte !

Ote-toi de mes yeux, que ta course soit prompte :

Si je te trouve encore ici,

Je t'aurai bientôt fait ton compte.

Rien n'est pire qu'un parvenu ;

Le présent l'éblouit, mais son passé le blesse ;

Parlez-lui de grandeur, de talent, de noblesse,

Et vous serez le bienvenu.

FABLE XVI

Le Rocher.

Sur cet immobile rocher
La mer précipite son onde;
Mais, de la tempête qui gronde
Il brave le courroux, juste effroi du nocher.

Tandis que la vague en délire
Brise du même choc la barque et le navire,
Le géant séculaire, aux flots audacieux
Oppose, sans trembler, sa profonde racine
Et sa tête touchant aux cieux.

Ainsi l'ange du mal sous son bras nous incline
Lorsque le vice impur affaiblit notre cœur;

Mais, si de la vertu nous suivons le rivage ,
Comme un sublime roc nous braverons l'orage :
Où l'impie est vaincu, l'honnête homme est vainqueur.

FABLE XVII

Mouto.

Il n'est rien qui m'amuse tant
Que le spectacle d'une foire :
Là, Geneviève de Brabant
Conte sa lamentable histoire;
Ici, quelque adroit bateleur
Annonce à la foule empressée
Qu'il arrache les dents, sans aucune douleur,
Rapide comme la pensée.
Plus loin, Pierrot poursuit l'élégant Arlequin,
Heureux amant de Colombine;
Je tremble, car tous deux ont sur le casaquin;
Mais la parade se termine
A la manière de Berquin.
Cependant tambour et cymbale,

Trompette, tam-tam et clairons,
Font une musique infernale
A rendre jaloux vingt chaudrons.
Un saltimbanque s'époumone;
Des filous, trop bien élevés
Pour aller demander l'aumône,
Cachent maints foulards enlevés;
Quelques jeunes marmots, d'une manière digne,
Assis sur le seuil d'un café,
Serrent entre leurs dents un cigare étoffé;
On dirait un poisson qu'on a pris à la ligne.
Tout ce que je vois à l'entour
De me distraire a le mérite,
Et je suis sage, en ce grand jour,
A la façon de Démocrite.
Il m'arriva parfois (chacun en fit autant)
D'entrer en bravant les obstacles,
Et, d'honneur, je sortis souvent
Fort égayé par ces spectacles.
Un jour, on annonçait que le chien Munito
Allumerait une bougie;
Qu'il jouerait l'écarté, le whist, le domino,

Mieux qu'un pilier de tabagie.

Tout en le raillant *in petto*,

Je voulus voir ce chien si rempli de clergie.

J'entre; maints auditeurs en silence rangés

Attendaient l'illustre caniche;

Il quitta gravement sa niche

Après deux saluts échangés;

Puis, montrant d'un air débonnaire,

Un jeu de cartes étalé,

Il l'offrit à son adversaire,

Après l'avoir d'abord soigneusement mêlé.

La lutte commença; j'entendis une mouche

Bourdonner, tant les spectateurs',

Attentifs à chaque escarmouche,

Suivaient des yeux les deux acteurs.

C'était plaisir de voir nos athlètes combattre.

Ils arrivèrent quatre à quatre :

L'auditoire espérait; mais chacun reste coi,

Quand, au nez du joueur, qui faisait triste mine,

Le mentor de la gent canine

Fit prestement tourner le roi.

On applaudit beaucoup; de bon cœur? je l'ignore.

Un homme vaincu par un chien,
La chose est rare, on en convient,
Mais plus humiliante encore.
Que de soins il fallut au maître intelligent,
Que de constance et que d'argent
Pour changer les instincts donnés par la nature
Et faire un animal savant
D'une ignorante créature !
C'est un bien précieux, c'est l'éducation
Qui seule enfanta ce prodige ;
Astre aux nobles lueurs , par lui le ciel dirige
Sur notre intelligence un bienfaisant rayon ;
Le torrent se transforme en un fleuve paisible
Qui baigne son rivage au gracieux contour ;
Les ténèbres font place au jour,
L'esprit humain grandit , l'âme devient sensible,
Et , divin instrument, rend de suaves sons ;
Voilà le fruit heureux de sévères leçons.
Ne l'oubliez jamais, vous dont la Providence
A rendu le sort envié ;
Vous dont le front est égayé
Par le sourire de l'enfance,

Usez d'un généreux pouvoir
Pour bien élever le jeune âge :
C'est là son plus bel héritage,
C'est là votre premier devoir.

FABLE XVIII

Les Trois Loups et leur Roi.

Malheur à qui se livre à l'étude de l'homme :

- Il ne trouve en tous lieux qu'orgueil et fausseté ;

La justice et la loyauté

N'exhalent qu'un bien faible arôme.

Tel vous serre la main, qui dans quelques instants

Va déchirer à belles dents

Vous, vos amis, votre famille :

On parle, dira-t-il, beaucoup de votre fille,

Elle tint l'autre jour tels propos imprudents,

Il lui faut l'ombre d'une grille ;

Votre fils est un étourdi,

Il a fait dix fautes pour une.

Vous possédez quelque fortune,

Mais elle est mal acquise, ou du moins on le dit.

On est un pronom fort commode ,
Tout médisant s'en accommode
Pour dissimuler son dessein ;
Il semble tout d'abord vous presser sur son sein ,
Puis vient un *mais*, un *on*, et chacun de comprendre
Que vous ne seriez bon qu'à pendre.
Les animaux sont moins méchants que nous ;
Peu d'entre eux cependant peuvent mettre leur vie
A l'abri de la calomnie ,
Témoin ce fait tiré de l'histoire des loups :

Trois animaux de cette race
Digéraient sous un orme un succulent repas ;
C'étaient grands seigneurs, gens en place.
L'un disait : Ne trouvez-vous pas
Que notre sire est trop rapace ?
Il mange à son dîner un bel agneau par jour,
Et bien souvent toute la cour
N'a qu'un vieux béliet pour curée.
Sur l'honneur ! d'un règne aussi lourd
Nous abrègerons la durée.
— Monseigneur a raison, dit un autre, et je croi

Que nous devons changer de roi.
Là-dessus, d'un taillis le monarque s'élance ;
Nos discoureurs, saisis d'un repentir soudain ,
Sourient à leur souverain,
Lui donnent le bonjour, font mainte révérence ,
Protestent de leur dévouement
Et, courtisans menteurs , osent faire serment
De mourir pour un si bon maître.
Le roi, plein d'un juste courroux ,
Fit devant la tribu des loups
Pendre chacun d'eux, comme traître.

Ah ! si nous pouvions nous permettre
D'imiter ce bon roi , que de pendus chez nous !

FABLE XIX

La Belette, le Roselet et la Fouine.

La belette et le roselet
Vivaient sous même toit, dormaient de compagnie.
Bientôt un enfantelet
Rondelet
Du ménage accrut l'harmonie.
Le ciel comblait leurs vœux ! par malheur, certain jour
Roselet quitta son séjour
Pour s'en aller chercher pâture.
Commère Fouine d'aventure
Voit le chasseur trottant loin du trou paternel ;
Vite elle entre chez lui, prend un air solennel,
Et dit tout bas à la belette :
— Ma chère, je suis inquiète
Sur l'avenir qui vous attend,

Votre docilité m'afflige et me surprend ;
Pourquoi rester captive en ce trou solitaire ?
Il faut s'émanciper ; le soleil sur la terre
 Brille pour tous les animaux ;
Trop d'amour du logis nous cause mille maux.

— Vous avez raison , ma voisine ,
Répond la dame au corsage fluet ;
 Mais comment faire , s'il vous plaît ,
 Pour sortir ? je suis en gésine.
— Faites ainsi que moi ; lorsque vient la saison
 Où Dieu m'accorde un nourrisson ,
Je lui donne mon lait , et puis, vive et légère ,
 Je m'en vais sans plus de façon
 Danser sur la verte fougère.

— Mais le roselet boude et se fâche. — Tant pis ,
 Un mari bien dressé, ma chère ,
 Doit savoir garder le logis.

• Il serait temps , pauvre belette ,
De vivre en liberté , de maintenir nos droits ;
Dites à votre époux ce qu'on dit à nos rois :
 Vive l'égalité des bêtes !
 Sur ce, bonjour. »

La fouine sort ;

Le roselet revient, entasse son apport,
Petits oiseaux, lapins, rats, que leur imprudence
A conduits sous sa pate. Il attend un baiser,
Doux gage de reconnaissance.

La belette ne bouge. — Oh ! que dois-je penser ?
Pourquoi cette froideur, et pourquoi ce silence ?

D'où viennent ces cruels dédains ?

M'amour, avez-vous des chagrins ?

Vous savez combien je vous aime...

— Si vous m'aimez , répond la belette , je veux
Qu'on me le prouve à l'instant même
En obéissant à mes vœux :
Que, suivant un nouvel usage,

Qui chez les animaux commence à s'établir,
Chacun de nous, à l'avenir,
Garde un jour entier le ménage.

— Y pensez-vous ! — Oui-da ? — Les martres dès longtemps
Nous font une terrible guerre ;
Craignez leurs griffes et leurs dents.
— Craignez encor plus ma colère !
Le mari n'osa dire mot ;

Il consentit à garder le marmot
Pendant que la belette irait courir le monde.
Elle sortit joyeuse, hésita tout d'abord,
Puis fit un petit saut, jetant l'œil à la ronde,
Et puis enfin prit son essor.
Comme elle fut émerveillée
Du murmure des eaux et du parfum des fleurs,
Du ciel aux brillantes couleurs,
Du bruit des vents dans la feuillée!
Quel plaisir de tout voir et de tout admirer!
Qu'il est beau le premier voyage!
Dans un riant bosquet, errante elle s'engage
Sans songer au retour. Vint l'heure de rentrer;
Le soleil fit place aux étoiles,
La nuit tendit ses sombres voiles;
Belette ne savait que l'on peut s'égarer.
Inquiète, elle cherche, elle appelle, elle crie :
« Où donc est mon chemin ? » Une marte aguerrie
L'aperçoit. C'est une ennemie,
Dit la cruelle, et s'élançant
En bondissant,
Sur notre voyageuse elle fond en furie,

Et la déchire à belles dents.

O dame au nez pointu, que vous fûtes punie

De vos caprices imprudents !

Son époux, à ce qu'on assure ,

Expira de chagrin. A ses tristes parents

Le petit roselet, débile créature,

Ne survécut que peu d'instants.

Mères qui cherchez aventure ,

Que je vous plains ! que je plains vos enfants !

FABLE XX

La Vigne et le Pommier.

Maitre Gérard le jardinier
Entendit l'autre jour la vigne et le pommier
Se disputer le préséance.
Le fait sent un peu le canard ,
Mais on peut croire en conscience
Ce qu'affirme maitre Gérard.
La vigne tout à coup , prenant un air revêche ,
Dit au fruitier : Expliquez-moi
Pourquoi
Si souvent le maitre vous bêche
Tandis que l'on me bine à peine une fois l'an ?
L'autre , qui n'était pas galant ,
Répondit : C'est apparemment
Que je vaux mieux que vous. — Voyez l'impertinence !

Riposta le sarment ; comparons votre fruit

Avec le mien , c'est le jour et la nuit :

Osez-vous bien mettre en balance

Votre cidre aigrelet et mon vin généreux?

— Ton vin , interrompit le pommier furieux ,

Vaut-il la peine qu'on le vante ?

Son traître jus grisa Noé.

C'est entonner ton évohé

Un peu trop tôt , folle bacchante !...

On en aurait dit plus , mais notre jardinier

Interposa son caducée ;

Caducée est , en ce métier ,

Bêche de fer bien enchâssée.

Halte-là , mes amis , dit-il , parlons moins fort ;

Qu'à ces discours on fasse trêve !

Jarni ! chacun de vous a tort

Le vin grisa Noé , la pomme perdit Ève ;

Si monsieur le curé vous eût ouïs , ce soir ,

Lui qui raisonne comme un livre ,

Il vous aurait appris que le premier devoir

Entre voisins , est de bien vivre.

FABLE XXI

L'Ane et le Cheval.

Certain charretier provençal
 (Que Dieu l'éloigne de ma route !)
 Avait en son étable un vigoureux cheval.
 Un baudet , méchant animal ,
 Dit à l'étalon : Frère, écoute :
 D'où vient que nous goûtons un différent destin ?
 Tu t'ébaudis soir et matin
 Mieux qu'un chanoine en sa prébende ;
 Ton râtelier est plein d'avoine , de sainfoin
 Et de foin ;
 Un peu de paille est ma provende.
 Dom coursier répondit : Je suis obéissant ;
 Rien ne me semble trop pesant ;

Et mon maître me récompense.
Peut-il agir de même, avec toi, paresseux,
Sotte bête, roussin hargneux,
Qui mords même quand on te panse?

LIVRE QUATRIÈME

LIVRE QUATRIÈME

FABLE I

Le Baron et le Savetier.

1847

Certain baron anglais voulait de sa commune
(J'en ignore le nom) devenir député ;
Il était presque sûr de la majorité,
Car sur cent trente voix il n'en manquait plus qu'une :
C'était celle d'un savetier
Dont la pure existence et le fier caractère
Prouvaient à tous qu'en cette terre
Il n'est pas de petit métier.

De glace aux voluptés, pour la vertu de flamme,
Notre artisan, content de peu,
N'avait d'amour que pour sa femme,
Pour sa patrie et pour son Dieu.

Comment se l'attacher? Le baron comprit vite
Qu'il est tel homme de mérite
Que l'on ne saurait acheter;
Il changea donc de batterie,
Et pensa que la flatterie
Pourrait peut-être l'emporter.

Plein de ce beau projet, sûr de sa rhétorique,
Le baron, malgré sa hauteur,
Vient, un beau jour, dans la boutique
De l'électeur.

Il entre, tête basse, adresse un doux sourire,
Avance en mesurant ses pas,
Et daigne dire au pauvre sire :

Je suis le baron de ***, ne vous effrayez pas.

— Moi m'effrayer! pour quelle cause?

Répond l'enfant de saint Crépin.

— Ma visite, peut-être... — Oh! pour si peu de chose,
Trembler! C'est le travail qui me donne mon pain.

Je suis fier, rien ne m'en impose;
Que voulez-vous de moi? parlez vite, les jours
Fuiant, hélas! à tire d'aile:
Mieux vaut pour nous une semelle,
Que le plus éloquent discours.
— Eh bien, c'est votre voix que je veux, homme sage;
Que je serais heureux, si vous votiez pour moi!
Me le promettez-vous? — Ma foi,
Vous pouvez avoir mon suffrage.
— Que faut-il faire pour cela?
Dit le baron au pauvre hère.
— Prenez ce verre que voilà,
Répond le savetier; il m'a servi déjà,
Et vous le laverez en buvant de la bière;
Trinquons. — Bon, m'y voici, dit avec un hoquet
Notre dameret gentilhomme.
— Est-elle bonne? — Mais... en somme,
Je lui trouve un joli bouquet.
— C'est bien; nous fumerons à présent une pipe,
Ajoute encor le savetier;
Voyons, monsieur le minaudier,
Si vous fumez avec principe.

— Une pipe !... mon cher...—Corbleu ! vous résistez !

Avez-vous peur de prendre un rhume ?

— Non, mais... je ne puis pas....—Monsieur, vous fumerez :

Il le faut ainsi, car je fume.

— Soit, dit servilement le baron aux abois,

Près de vous je fume, je bois,

Je ferais tout pour vous complaire.

A ma civilité vous devez un salaire,

Et ce salaire est votre voix.

—Ma voix, ma voix à toi ! n'y compte pas, s'écrie

L'honnête artisan avec feu :

Saurais-tu respecter notre belle patrie,

Toi qui te respectes si peu ?

Sors, fuis ; en te chassant honteusement, je venge

L'honneur qui ne bat plus dans ton cœur avili ;

Ailleurs, ambitieux, traîne-toi dans la fange,

Sors ; tu ne m'as que trop sali !

FABLE II

La République des Castors.

1848

Le peuple des castors est, dit-on, fort habile.
Il sait se bâtir une ville,
Creuser des souterrains, ménager avec art
Maints aqueducs pétris d'argile
Qui rappellent le pont du Gard.
Chateaubriand le dit; je l'en crois sur parole,
Il a vu l'un et l'autre pôle,
Fumé chez les Natchez, campé chez les Sioux,
Et moi, tranquille anachorète,
J'eus presque toujours pour retraite
Le village où croissent mes choux.
Mais, l'Écriture nous l'enseigne,

Le sage est sujet à l'erreur ;
Tel possède la paix du cœur,
Qui pour un rien suivra l'enseigne
Du mensonge et de la fureur.

La folle ambition, qui causa la ruine
De maints royaumes d'ici-bas.
Vint, hélas ! étendre son bras
Sur la nation castorine ;
Quelques mutins , peu satisfaits
D'un gouvernement juste et ferme ,
Résolurent d'y mettre un terme ,
Et portèrent la guerre où florissait la paix.
Le roi , vieux souverain fameux par sa prudence ,
Fut , malgré ses nombreux bienfaits ,
Chassé par une horde en proie à l'insolence ;
Il quitta ces ingrats sujets
Enrichis par sa vigilance.
Le monarque exilé , le peuple qui trouva
Le bel art des Ponts et Chaussées
Crut qu'en chassant le roi , la cour et cætera ,
La brigue et la faveur seraient aussi chassées ;
Il ne reconnut que trop tôt

Qu'on l'avait dupé comme un sot ;
Au lieu d'un souverain et du meilleur des pères ,
On vit dans tous les ministères
Une douzaine de tyrans ,
Dont les plus pressantes affaires
Furent de placer leurs parents ;
En quelques jours de république ,
Tout ne fut que chaos dans le gouvernement ;
Le trésor, sans un sou vaillant ,
Ne pouvait secourir la misère publique.
Bientôt la politique enflammant les esprits ,
Divisa ce peuple indocile ;
On s'en tint d'abord au mépris ,
Puis vinrent la menace et la guerre civile ;
Et le paisible étang fut couvert de débris.
Les révoltés, nous dit l'histoire ,
Souffrirent bien longtemps encor ;
Revinrent-ils à l'âge d'or ,
En rappelant un roi dont la noble mémoire
Rendait fier tout bon citoyen ?
Je l'ignore ; mais c'est grand bien
S'ils ont pu chasser cette clique

Avide d'or et de pouvoir,
Et qui traitait la République
Comme quelque infime boutique,
Où l'on peut en volant augmenter son avoir.

A qui s'applique cette fable ?
Hélas ! un cœur français ne le comprend que trop :
Nous sommes ce pays qu'a traité comme un sot
Une faction méprisable.
Souffrirons-nous toujours ? n'avons-nous plus au cœur
De grande et virile pensée ?
Le peuple d'Austerlitz, le grand peuple vainqueur,
N'est-il qu'une horde insensée ?
Non , la France ne peut mourir ;
Et si ses verts rameaux ont plié sous l'orage ,
Malgré les autans et leur rage
Le ciel les verra refleurir !

FABLE III**L'Île de Robinson.**

1848

Un navire cinglant vers la Californie
Rencontra, l'autre jour, l'île de Robinson ;
 Les mœurs de cette colonie
 Peuvent nous servir de leçon.
Deux partis divisaient cette terre éloignée :
 L'un, composé de gens fort doux ,
 Cultivait bonnement ses choux ,
 En bénissant la Destinée.
L'autre, bien moins nombreux, mais rempli de venin ,
 Était plongé dans la débauche ;
 Chez lui ni herse ni pioche ,
Instrument inutile à qui vit de larcin.

Les bons cultivateurs comme tous gens honnêtes
Essayèrent de la douceur.

Venez, leur disaient-ils , partager nos retraites ;
Dans le triste exil où vous êtes ,
Pouvez-vous goûter le bonheur ?
Donnons-nous le doux nom de frère....

— Faites trêve de vos leçons ,

Répondaient ces méchants ; nous voulons ne rien faire,
Et partager le grain avec vous aux moissons.

Bien heureux si nous vous laissons
De quoi ne pas subir une affreuse misère.
A ces mots prononcés en brandissant le fer,
Ils partent... la terreur règne en tyran dans l'île,
Et par eux un séjour tranquille
Devient un véritable enfer.

Mais Dieu veille toujours sur l'être qui le sert ;

Sa miséricorde infinie

Sauva la pauvre colonie

En soufflant la discorde à ces hommes tarés ;

L'un voulait qu'on cessât de vivre séparés ,

Et que la femme fût commune ,

L'autre voulait avoir sa part de la fortune

Que, grâce à mains larcins commis,
Quelqu'un en réserve avait mis ;
Toujours nouveaux refus à nouvelles demandes,
Autant d'hommes, autant de bandes ;
Enfin le tonnerre éclata,
Le fer termina la querelle ,
Et le seul coquin qui resta
Vint porter aux colons cette heureuse nouvelle.

FABLE IV

Le Démocrate converti.

1849

Certain démocrate enragé

S'enrichit à la loterie

Et fut complètement changé.

Le premier qui l'ouït vanter la monarchie

Dit : Cet homme a , bien sûr, le cerveau dérangé.

— Eh non ! lui répondit un sage ,

Cette conversion se conçoit aisément :

Le coquin était sans argent ,

Quand il demandait le partage ;

Mais il est riche maintenant.

FABLE V

Les Singes phalanstériens.

1849

Dans une forêt solitaire,
Séduits par les discours de quelque charlatan,
Les Pongos conçurent le plan
De s'arranger en phalanstère.
Le fait m'étonne peu ; j'avais toujours pensé
Qu'un système aussi peu sensé
Est tout au plus bon pour des bêtes.
Chaque singe à son goût devait prendre un métier
(Ainsi l'a décidé Fourier).
Mais, ô natures imparfaites !
Quand il fallut aller aux voix,
Chacun voulut être bourgeois.
Convenons que cette canaille,
Usait bien de ses nouveaux droits.

Le charlatan , vaille que vaille ,
Les fit rentrer dans le devoir.
N'ayez pas , leur dit-il , l'espoir,
Amis , de vivre sans rien faire ;
Le travail que l'on peut choisir
Se change aussitôt en plaisir ;
Vous en conviendrez , je l'espère.

Voyons , qui d'entre vous veut être maçon ? — Moi.

— Qui menuisier ? — Moi , dit un autre.

Chacun choisit ; et notre apôtre
Prit pour lui le métier de roi.
Je ne l'eusse pas pris , pour moi !

* Quelques jours s'écoulant , on crut que la machine
Marcherait bien ; on jugea mal.

Un Frère donna le signal :

C'était le forgeron , il eut mal à l'échine.

* Le Pongo jardinier , s'étant blessé la main ,
Fit , pour se consoler , un tour à la cuisine ,

Et le maçon (fâcheux destin !)

Se laissa choir de son échelle.

Le gaillard qui la passait belle ,
Car , sous forme de surveiller ,

Il se privait de travailler,
Le fouriériste, dis-je, outré de leur paresse,
Saisit trompette et grosse caisse,
Réunit les Pongos, leur fait un beau discours,
Leur dépeint le bonheur qu'on goûte à vivre ensemble :
Un même intérêt les rassemble,
Les malheurs partagés ne furent jamais lourds ;
Les plaisirs paraissent s'accroître ;
L'ennui, fils de cités, l'ennui craignit toujours
Le fraternel abri du cloître.
Un vieux singe lui dit : Vous parlez à des sourds ;
Allez, beau faiseur de système,
Votre essai ne peut réussir :
Nul de nous ne croira (le croyez-vous, vous-même ?)
Que le travail soit un plaisir ;
Le pauvre laboureur, le mineur solitaire ,
Le bûcheron, au fond des bois,
Chacun subit les justes lois
Dont le ciel en courroux frappa jadis la terre ;
Laissez chaque mortel suivre en paix ses penchans.
Qu'importe votre phalanstère
A qui chérit la paix des champs ?

FABLE VI

Le Paysan provençal.

1850

Un bon paysan de Provence
Se trouva par hasard dans le club du pays ;
Certains cordonniers de Paris
Daignaient (*risum teneatis?*)
Donner à tout venant des leçons d'éloquence.
Mon villageois, un peu trop fin
Pour croire aux arguments que messieurs de la forme
Puisaient tout chauds dans la Réforme,
Leur dit, sans s'émouvoir : je sais peu le latin ;
Messieurs les avocats, pardonnez mon audace,
Si j'ose vous répondre en face ;
Mais vous me disiez ce matin

Que Dieu n'est qu'un vain mot. — Parbleu ! la chose est claire ,

Répond l'adepte de Voltaire.

— Cependant... — Quoi ! vraiment, vous osez croire en Dieu ?

— Oui, parbleu ! — Je m'en vais vous prouver tout de suite

Que vous êtes un vil jésuite ,

Reprend le démocr tout en feu.

— Calmez-vous, s'il vous plaît, dit avec assurance

Le citoyen de la Durance.

Qui donc a fait le monde ? — Eh ! le hasard, je pense.

— Le hasard ? je ne sais quel est cet être-là ;

Mais je sais, comme vous voilà ,

Mon bel artisan de révolte ,

Qu'il faut semer le blé, émonder l'olivier,

Tailler la vigne et le figuier,

Si l'on veut faire la récolte ;

Que me parlez-vous de hasard ?

Quoique ignorant, je suis trop sage

Pour avaler votre canard :

Il est un ouvrier, quand il est un ouvrage.

FABLE VII

Le Renard et le Dindon communiste.

1850

Un renard, ayant lu Proudhon,
Courut inviter le dindon
A mettre en commun leur fortune.
De nos deux parts n'en faisons qu'une,
Lui dit-il d'un ton douxereux;
C'est le vrai moyen d'être heureux.
Seigneur dindon est économie,
Mons renard ne l'ignorait pas,
Et le rusé faisait grand cas
De l'escarcelle du bonhomme.
Tout étant convenu, l'on a même séjour,
Mêmes plaisirs et mêmes peines;

Chacun travaillera son jour,
Le dindon n'ira qu'à son tour
Cultiver les communs domaines.
On vécut très-d'accord (je crois en être sûr)
Pendant les premières semaines;
Mais bientôt le renard, trouvant le labeur dur,
Mit en avant maintes excuses
(Cette race est féconde en ruses) :
Tantôt il avait mal en un certain endroit,
Que ce fût muscau, dos ou pate;
Tantôt la bête scélérate
Devait défendre le bon droit
D'un poulet orphelin et partant misérable;
Il fallait préparer un savant plaidoyer,
Voir le juge et le bien choyer
Pour se le rendre favorable.
L'Américain ¹, trop bon enfant,
Croyant à tout aveuglément,
Faisait, hélas ! double besogne;
Et notre moderne Faret,
Attablé dans un cabaret,

¹ L'Amérique est le pays natal des dindons. (BUFFON)

Buvait en véritable ivrogne.
Le ménage commun, chacun l'a deviné,
En peu de mois fut ruiné.
Dindonneau, quoique sot, comprit enfin sa faute;
Il voulut hasarder un mot,
Mais le renard ayant, ce soir, bu plus d'un pot,
S'emporte en injures; il saute
Sur le communiste emplumé,
Et vous lui démonte une côte.
Le pauvre oiseau, presque assommé,
Demande grâce à son confrère;
Il crie, il pleure, il a beau faire,
Ses prières n'obtiennent rien,
Et celui qui mangea le bien
Croque aussi le propriétaire.

FABLE VIII

Le Président des Coqs.

AUX HOMMES D'ORDRE.

1851

J'aime beaucoup les vieux écrits ,
Et me complais en leur grimoire ;
Peu de lecteurs voudront me croire,
Car vieille charte et vieux mémoire
N'allèchent guère nos esprits.
Nous faisons de la politique ,
C'est bien mieux employer son temps ;
Le savetier dans sa boutique ,
L'écolier qui fume et qui chique ,
Glosent sur nos représentants.
Chacun son goût ; pour moi je pense
Que si notre jeunesse avait assez de sens

Pour s'occuper de droit, de lettres et de danse,
Tout irait beaucoup mieux en France.
Donc, tirant, l'autre jour, un noble parchemin
De maintes notes entassées,
L'histoire des Gallinacées
Pour un heureux hasard me tomba sous la main.
Je veux en traduire un passage
Qui me semble plein d'à-propos ;
L'exemple de ces animaux
Rendra-t-il la France plus sage ?
N'y comptons pas, ce sera plus prudent,
Et venons au fait historique :

La gent qui porte crête, étant en république,
Eut à nommer un président.
C'était une fort grave affaire :
Il ne manquait pas prétendant,
Mais sur le choix qu'il fallait faire
On n'était pas d'accord ; l'un paraissait trop blanc,
L'autre avait la crête trop rouge,
Celui-ci trop benin, celui-là violent
Doit tuer le premier qui bouge !

Un autre est jeune encore, un second bien cassé...

On dispute; un mois est passé

Sans amener d'accord parmi la troupe ailée;

Chaque motion est raillée,

Et l'imbroglia croit si bien

Que les coqs irrités, ne respectant plus rien,

Se traitent de poule mouillée!

Le choix en étant là, certains cochets méchants,

Larrons de grains et fainéants,

Immorale et coupable engeance,

Convoient le pouvoir, que la majorité,

Par sa coupable indifférence,

Abandonne avec lâcheté;

Ils crient à la tyrannie,

Excitent tous les mécontents

Contre les mœurs de l'ancien temps,

Et promettent progrès, jouissance, amnistie;

« L'âge d'or, dans la colonie

Va refleurir, et pour jamais,

A l'ombre d'une douce paix;

Plus de propriété, d'indigent et de riche,

Plus de savant et de godiche;

Chacun travaillera, grands seigneurs et petits ;

Et quand la moisson sera faite ,

On partagera les épis

Avec égalité parfaite. »

Ce discours réussit ; plus d'un stupide coq ,

Ne trouvant en cette occurrence

Nul guide pour son ignorance ,

Soutint le président escroc.

Les dupes coururent en foule ,

Le parti grossit, mainte poule

Fit l'éloge du candidat ;

Et quand vint le jour du combat

Le scrutin aux vieux coqs fit faire la grimace ,

Et tous se dirent , tête basse :

Ce résultat qui nous surprend ,

Nous l'avons mérité, c'est trop juste disgrâce ;

Sachons souffrir, en attendant

Que nous expulsions qui nous chasse.

C'était fort bien parlé, mais mieux valait agir

Que de s'exposer à rougir.

L'intrigue aux méchants est utile ,

Et l'union, si difficile

Parmi les gens de bien , est aisée aux larrons ;

 Ils conspirent , nous pérerons.

N'imitons pas les coqs, serrons-nous, le temps presse ;

Que notre droit sacré sache nous soutenir,

 Et que les cent voix de la presse

Sauvent notre pays d'un sanglant avenir.

•

•

•

FABLE IX

Le Troupeau révolté.

SEPTEMBRE 1851

Qui peut ici-bas se promettre
Un bonheur sans nuage et des plaisirs parfaits?
Personne; le souverain maître
Pour la souffrance nous a faits.
Tel regorge de biens, qui dans moins d'une année
Tombera sous les coups d'un sort capricieux;
Sachons subir la destinée :
Même dans le malheur la vertu rend heureux.

Guillot, des bergers le modèle,
Goûta longtemps un tranquille destin :
Son troupeau le suivait, son chien était fidèle,
Pas un agneau rétif, pas un béliet mutin ;

Tout allait bien , quand un matin ,
En rentrant dans la bergerie ,
Certain mouton ,
Vieux et glouton ,
Sur l'herbe qu'on broutait fit une plaidoirie :
« L'herbe n'avait jamais été
D'aussi mauvaise qualité ;
Ce n'était que chiendent , chardon piquant , ortie ;
Les agneaux déjà forts ne pouvaient la manger ,
Les brebis souffraient ; le berger
Était un vil tyran , contre qui l'on s'insurge ;
Il fallait enfin se venger. »
Bravo , crie en chorus l'animal de Panurge !
Guillot court à ce bruit.—Qu'est-ce ci , mes amis ?
Dit-il. — Les porte-laine , à sa voix insonnis ,
Sautent sur notre Mœlibée.
De sa houlette recourbée ,
Le pasteur attaqué lutte quelques instants ;
Mais eux , dont la fureur ne connaît plus de bornes ,
S'élancent tous en même temps ,
Et font si bien jouer les cornes
Que Guillot tout meurtri s'enfuit à travers champs.

Quoi ! s'écriera quelqu'un , cette race imbécile
Brisa , pour un peu d'herbe , un empire si doux !
Le berger eût mieux fait de bien rouer de coups

Le premier mouton indocile ;
Quand l'émeute hausse le ton ,
Il faut , pour sauver la patrie ,
Se rappeler ce vieux dicton :

« Celui qui chérit bien , châtie. »

Soit , j'accorde ce point , mais dites avec moi
Que nous sommes moutons , plus encor qu'on ne pense ;
Ils ont chassé Guillot , et nous chassons le roi.

Tout va-t-il beaucoup mieux en France ?
Les impôts sont doublés ; la terreur est partout ,
On prêche la guerre intestine ;
Les brebis se livrent au loup ,
Les Français à la guillotine !
Sauvons notre pays , sachons subir le frein ;
Le ciel , qui tôt ou tard pardonne ,
Agit sagement quand il donne
Aux moutons un berger , au peuple un souverain.

FABLE X

La Révolution des Rats.

SEPTEMBRE 1851

Un jour, monseigneur Ratapon,
Roi de la gent trotte-menue,
Voulant fêter la bienvenue
D'un sien cousin, mangea tellement de jambon
Qu'il mourut d'indigestion.
Plus d'un vertueux personnage
Verra dans le trépas d'un pareil garnement
Un exemplaire châtiment,
Pour maint vol de raisins, de rôti et de fromage.
Philosophes, tranchez le cas :
La doctrine du libre arbitre
Doit-elle ou ne doit-elle pas

S'enrichir d'un pareil chapitre?
J'attends votre argument subtil
Tout prêt à dire : ainsi soit-il !
Jamais à vos docteurs je ne chercherai noise ;
Mais permettez, en attendant,
Que je raconte un incident
Pris dans l'histoire souriquoise :
Don Ratapon
Était un vieux garçon ,
Il repoussa toujours le flambeau d'hyménée ;
Sujet, peut-être aurait-il eu raison ,
Mais un souverain doit revivre en sa lignée ;
La couronne sans maître est un public malheur,
Ratapolis en eut la preuve :
Le prince mort, un grand seigneur,
D'un pouvoir usurpé voulant faire l'épreuve,
Réunit des soldats, leur promet en régal
Un papier savoureux, une charte encor neuve
Et s'empare du trône royal.
La demeure était bien fournie
En dattes, raisins secs, fromage et cætera ;
Le corsaire effronté s'applaudissait déjà

De sa nouvelle tyrannie.
Mais un autre seigneur, frère de Psycarpax,
Fort connu du bon La Fontaine,
Ameuta sourdement les rats,
Et rats, souris, mulots, d'accourir par centaine;
L'émeute grandissant, le nouveau capitaine
Arrange son armée; il dispose en sapeurs,
Les rongeurs;
La caverne était retranchée,
Il fallait ouvrir doucement
Une suffisante tranchée
Jusqu'au royal appartement.
Au mot d'ordre les rats se montrèrent fidèles;
Tout se fit si discrètement,
Que notre usurpateur, surpris par les rebelles,
Ne put défendre sa maison,
Et fut jeté dans la prison
En attendant la mort qu'il avait méritée.
L'heureux triomphateur voulut licencier
Cette multitude agitée;
Mais un mulot, piètre ouvrier,
S'écria : Mes amis, si par notre vaillance

Un ambitieux général
A conquis le bandeau royal,
Qu'il s'occupe du peuple, il lui doit sa puissance;
Il faut qu'il le nourrisse, et qu'en ce beau pays
Aucun citoyen ne travaille:
Êtes-vous tous de mon avis?
Oui! riposte en chœur la canaille.
Aussitôt les souris ne pensent qu'au plaisir:
Qui joue aux quatre coins, qui joue à la main chaude;
Quelques bas-bleus rongent une ode;
Chacun occupe son loisir.
Un grand papa tout cassé daigne
De ces jeux être le témoin;
Certain ventru ronfle en un coin,
En tous lieux la licence règne.
Combien de jours dura ce train,
Je l'ignore, lecteur: peut-être une semaine.
Le souverain,
Morne et chagrin,
Sermonna ses sujets, mais il perdit sa peine.
Enfin le grain vint à manquer,
Et les rats, affamés, firent si grand tapage,

- Que Psycarpax, heureux de conjurer l'orage,
Promit au peuple d'abdiquer.
L'infortune sait rendre sage,
Elle éclaira les révoltés ;
Envoyons, dirent-ils, de nouveaux députés
Au rat qui vit dans un fromage ;
S'il ne fut pas en son pouvoir
De nous faire autrefois l'aumône,
Il ne peut aujourd'hui, sans manquer au devoir,
Rester sourd à nos vœux et refuser le trône.
L'histoire dit que le reclus
Avait de son Hollande entamé la toiture ;
Craindre pour la maison et pour la nourriture,
C'est trop d'un ; aussi l'on assure
Que le saint se garda d'opposer un refus
A cette opportune prière ;
Il quitta son vieux monastère,
Et dès lors une nouvelle ère
Commença pour Ratapolis :
La débauche fut réprimée,
Le temps bien divisé, les travaux rétablis ;
On dormit durant la journée,

On travailla la nuit
Avec fruit ;
Bref, on revit dans la dépense ,
Malgré la souricière et malgré Rodilard ,
Revenir les noix et le lard
Qu'en avait chassés la licence.

Je conclus , peut-être un peu tard :
L'ordre est le père de l'aisance.

FABLE XI

Maître Jaque.

DÉCEMBRE 1851

Maître Jaque, assez mauvais gueux,
Dit qu'il fallait, sans plus attendre,
Convoquer tous les partageux,
Saisir les riches et les pendre.
Mais le neveu de l'empereur,
Prévient la nouvelle terreur
Et brise la démagogie;
Lors, maître Jaque, tout tremblant,
S'écrie : Amis, je suis un blanc,
Vive l'ordre, à bas l'anarchie !

FABLE XII

La Marmotte et le Loir humanitaire.

MARS 1852

Aux jours où du printemps les suaves haleines
Caressent les oiseaux sous leurs vertes cloisons
Et chassent dans les grandes plaines
Les troupeaux aux blanches toisons,
La marmotte quitta sa paisible retraite,
Étendit une pate, et puis frottant ses yeux,
Regarda l'azur gracieux,
Les prés et la nature en fête :
— Il faut en convenir, nous n'avons pas dormi
A demi,
Dit, en bâillant, la paresseuse ;
Déjà l'hiver passé ! Comme je suis heureuse !

Plus de neige , plus de frimas !
Le zéphyr me rend à la vie ;
Mon sommeil de six mois, que l'orage en furie
Et la foudre ne troublent pas,
Aux animaux doit faire envie !
Un loir qui près de là rôdait
Et maraudait,
Entendit notre montagnarde ;
Il l'aborde , et prenant une voix papelarde ,
Lui présente ses compliments :
— Il me paraît , dame marmotte,
Que vos tranquilles jours s'écoulent sans tourments,
Dit le loir ; la race gavotte
Touche de près à nos parents ;
Mon père m'a conté de vous monts et merveilles.
— Serait-il vrai, cousin ? répond
L'animal aux courtes oreilles ;
Ma célébrité me confond !
— Trêve , trêve de modestie ,
Riposte le museau pointu ;
Vos talents et votre vertu
Sont l'orgueil de notre patrie.

—Que dit-on de nouveau ?—Pendant votre sommeil
S'est accompli, ma chère, un progrès sans pareil.

La roture vaut la noblesse,
L'indigence vaut la richesse,
Dans notre empire fraternel.

Nous n'avons plus de rois, de trône, ni d'autel.

— Les lois?...—Faites à neuf. Un décret juste et sage
Veut que chacun jouisse ou concoure à l'ouvrage,
Suivant ses facultés et suivant ses besoins :

Qui donne plus, qui donne moins,
Mais égalité de partage.

— Bien ! cette doctrine me va,
Dit la marmotte ; ami, fais diligence ;
Vite, apportons chacun notre chevance,
Et, sans façon, partageons-la.

A ces mots, le démocr d'allégresse sautille,

Il part, revient, court, vole, et porte entre ses dents
Blés échappés à la faucille,
Reliefs volés aux paysans.

—C'est bien, dit la dormeuse ; il faut en deux parties
Tout diviser. — Mais non, reprend l'autre ; d'abord,
Marmotte, joignez votre apport.

— Moi ? — C'est bien naturel. — Plaisantes litanies !

Qui n'a rien ne met rien. Rappelle-toi, du moins,

Ce que tu m'as appris naguère :

« A chacun selon ses besoins ».

Mon besoin est de ne rien faire :

Mais comme il faut vivre pourtant ,

Partager avec toi me semble fort logique ;

Je mets ta doctrine en pratique,

Docteur ; tu dois être content !

FABLE XIII.

La Maison qui s'écroule.

Un quidam bâtissait ; vous dites : Si je peux,
Je ferai comme lui ; c'est une bonne affaire.

D'accord , mais il faut la bien faire.

Or, notre homme , fort hasardeux ,
Sans calculer le poids que porte une muraille,
Comme cette Babel, qu'à si bon droit l'on raille,
S'élevait dans les airs et menaçait les cieux.

Déjà sur le cinquième étage

Un autre étage était posé ,

Quand soudain le mur écrasé

S'écroule avec un grand tapage.

Il tombe, et de ce monument
Que reste-t-il? de la fumée.

On peut en dire tout autant
De mainte et mainte renommée.

FABLE XIV

Le Mulet et le Zèbre.

1852

A MON AMI A. BAYLE.

Un zèbre au manteau diapré
Vit un mulet dans la campagne :
C'était un beau mulet d'Espagne,
A l'œil brillant, au port cambré.
Flancs évasés et col de cygne,
Bride soyeuse, mors d'argent,
Franges d'or, tout le rendait digne
D'une dame ou d'un président.
Monsieur du zèbre, en le voyant,
Rougit de son désert, maudit sa vie obscure ;
Il eût avec tant de fierté
Porté,

Comme ce grand seigneur, une riche parure !

Quel bonheur de se pavaner

Au milieu de la promenade

Et d'ouïr partout résonner

Ces mots : « Place, messieurs, au coursier de l'alcade ! »

Plein de ces pensers, l'orgueilleux

Aborde le mulet, et d'un ton douxereux :

— Bonjour, noble habitant des bords fleuris de l'Èbre.

— Bonjour, cousin ! répond au zèbre

Le mulet, non moins gracieux ;

Soyez le bienvenu. Quel bon vent vous amène

Dans la plaine ?

— Quel bon vent ! Le désir de quitter pour toujours

Ma lointaine et triste retraite ,

Et d'avoir, comme vous, crépine de velours,

Grelots et sonore clochette.

— Ai-je bien entendu ? dit l'Andalou surpris.

Eh quoi ! vous feriez la folie

D'échanger un trésor sans prix

Contre une livrée avilie !

Gardez bien votre liberté ;

Ma richesse , c'est l'esclavage.

Ah ! que n'ai-je toujours été
Comme vous, libre, pauvre, ignorant et sauvage !
Je suis un mulet de bon ton ,
C'est mon malheur ; si j'étais rustre ,
J'aurais sans doute moins de lustre ,
Mais aussi, mon cousin, moins de coups de bâton.

Des zèbres le nombre est immense :
Ministres, magistrats, préfets, ambassadeurs,
Chacun recherche les grandeurs ;
Mais le bâton.... qui donc y pense ?

FABLE XV

L'Oie et le Merle.

Un jour, le merle et sa commère l'oie
De leur avoir, dit-on, ne firent qu'un ;
Tout alla bien ; j'en ai fort grande joie,
Car franchement le fait n'est pas commun.
Ayant gagné, grâce à son industrie,
Assez d'argent pour vivre sans souci ,
Le couple heureux (et qui n'eut fait ainsi?)
Eut le désir de revoir la patrie.
L'amour du lieu qui fut notre berceau
Nous tient toujours, et cette douce ivresse
Des jours d'exil augmente la tristesse :
Où l'homme est né l'homme cherche un tombeau.

Nos deux héros en des déserts sauvages
Plus d'une fois osèrent s'engager ;
Que de courage il faut pour voyager !
Mais en pensant aux bien-aimés rivages ,
Le cœur est fort , et brave le danger .
Or , un matin , en de lointaines plages ,
Le merle vit le toit de ses aïeux :
Cher compagnon , rendons grâces aux dieux ,
Dit-il à l'oie , au bout de cette plaine
Nous trouverons nos amis , nos parents ;
Notre départ leur causa quelque peine ,
Notre retour va les rendre contents ;
Hâtons , hâtons notre marche tardive .
Ah ! je craignais de ne plus te revoir ,
Douce contrée , et je voudrais pouvoir
Fouler déjà ton odorante rive .
Le merle dit , et , volant comme un dard ,
Il est bientôt dans sa ville natale ;
L'oie essoufflée arrive un peu plus tard .
Déjà , malgré l'heure très-matinale ,
Les geais , les paons , les oisons , les courlis ,
Faisaient grand bruit dans Ornithopolis :

Là, sur un arbre empli de volatiles
Un sansonnet débitait son discours;
Sur un tréteau, trois canards indociles
Dansaient, piaillaient à faire fuir les sourds;
Benêt dindon, sortant d'un mauvais bouge,
Environné de perroquets méchants,
A plein gosier hurlait d'ignobles chants
En étalant l'infâme drapeau rouge.
Qu'est tout ceci ? dit le merle étonné.
Lors le dindon : Grâce à notre vaillance,
Le peuple-roi trop longtemps enchaîné
A pour toujours reconquis sa puissance.
— Diriez-vous vrai ? l'aigle, découronné,
Par vos efforts a vu briser son trône ?
— Autour de nous la liberté rayonne,
Rien ne résiste aux vrais républicains.
— Écoutez, oie, un conseil que je donne,
Reprend le merle, avec ces publicains
Dont le pays subit la tyrannie,
Nous pourrions bien voir notre économie
Passer sans bruit en de cupides mains.
Si m'en croyez, l'âme fort contristée,

Nous quitterions cette terre infestée
Pour retourner d'où nous sommes partis.
— Non, répond l'oie, au sein de ces partis
J'ai reconnu plus d'un bon camarade;
Voilà ta part, prends-la, si tu la veux,
Je reste ici; daigne agréer mes vœux,
Que Dieu te donne heureuse promenade!
— Quoi! tout de bon? — Je l'ai bien arrêté.
— Malgré ces cris, malgré tout ce tapage?
— Je ne crains rien. — Apprends qu'il n'est pas sage
Celui qui hante un peuple révolté.
Nos deux amis, non sans verser des larmes,
Dirent : Hélas! il nous faut séparer!
Douce amitié, que ta voix a de charmes!
Tant qu'on l'écoute on ne peut s'égarer.
Lors, ayant pris moitié de la chevance,
Le merle va chercher d'autres climats.
Plus d'une fois il revint sur ses pas :
Qu'il regrettait le lieu de sa naissance!
Il s'arrêta dans un petit canton
Dont le seigneur, véritable Caton,
Gouvernait tout en père de famille;

On accueillit fort bien le pèlerin :
En ce pays l'hospitalité brille ;
A la bonté l'être heureux est enclin.
Commère l'oie eut autre destinée *
(Gens entêtés sont malheureux souvent) ;
Elle voulut à la gent forcenée
Faire goûter une paix fortunée ;
Moins sot qui veut faire taire le vent.
Le premier jour, on rit, sans plus de suite ;
Mais le second , un insolent démocr
Lui dit : Pécore , avez-vous pris le froc ?
Allez au diable avec votre air jésuite !
Les bons lurons font fi des *oremus*.
Nul d'entre nous ne voudra vous entendre.
Elle persiste , et , nouvelle Cassandre ,
Ses bons avis sont toujours méconnus.
Tant vint qu'un jour , fatigué de son zèle ,
Certain vautour mit la griffe sur elle ,
L'étrangla net, et sans plus se gêner
Fit, ce dit-on, un excellent diner.
Le merle apprit cette triste nouvelle ;
Il en pleura, mais il l'avait prédit ;

Tous gens de bien, aux méchants sont en proie ;

Depuis ce jour, ami lecteur, on dit :

Fin comme un merle, et bête comme une oie.

FABLE XVI

La Veste et l'Habit.

La veste un jour dit à l'habit :
La République, enfin , abat votre crédit.
De vos succès brillants je fus toujours blessée ;
 Vous étiez, vilain orgueilleux ,
 Fier de vos pans ambitieux
 Et de votre taille élancée ;
Mais on va les rogner ; avant qu'il soit demain ,
Vous serez, comme moi, veste et pas autre chose ;
 Ainsi le veut Ledru-Rollin.
— Oyez la vilaine qui glose ,
 Répond le noble citadin ,
Moi, veste ! palsembleu ! Cette petite sottie ,
 Sans être même redingote ,
Prend impertinemment des airs bien familiers ;

Croit-elle qu'entre nous il n'est pas de distance?

Je suis chéri de l'opulence,

Elle habille les ouvriers.

— Les ouvriers sont tout en cette ère nouvelle,

Reprend la courte péronnelle,

Et vous n'êtes qu'un sot! — Un sot!... — Mes bons amis,

Mettez fin à cette querelle,

Dit un vieux manteau de Cadix :

Fort inutilement chacun de nous conteste;

Le pouvoir, s'il se rétablit,

Saura bien allonger la veste

Sans rogner les pans de l'habit.

FABLE XVII

La Mouche et le Ver-à-soie.

Dans un grenier le ver-à-soie
Travaillait à son pur tissu ;
Une mouche qui cherchait proie,
En un coin soudain l'aperçut.
— Eh ! l'ami, dit la demoiselle,
D'où peut vous venir ce beau zèle ?
Faut-il employer son loisir
A tisser de la filoselle,
Quand tout nous invite au plaisir ?
— Au lieu de vous moquer, imitez ma conduite,
Répond l'insecte industrieux ;
L'oisiveté, douce à vos yeux,
Traîne les vices à sa suite ;
Je m'occupe et je vis dans la prospérité ;

On vous voit dans la pauvreté,
Triste fruit de votre paresse;
Tout labeur vous est inconnu,
Et je fus toujours convaincu
Que le travail, c'est la richesse.

FABLE XVIII

Fleur des Bois.

Fleur des Bois, la belle Indienne,
Suivait les chariots pour l'exil préparés;
La république américaine,
En sa politique inhumaine,
Chassait les enfants des forêts.
Ah ! quitter pour jamais le sol de la patrie,
Les ossements de ses aïeux,
Loin du berceau couler sa vie,
Finir ses jours sous d'autres cieux,
Quel avenir cruel ! S'il en est qui survive
A cette poignante douleur,
Combien, comme une frêle fleur,
Meurent en regrettant la paternelle rive !
L'Indienne marchait ; près d'elle un jeune enfant,

Au fier regard , à la peau brune ,
Trouvait dans ce voyage un heureux changement ;
Age tendre , auquel la fortune
N'apporta jamais de tourment.
On traversait une forêt épaisse ;
Tout à coup du sombre fourré
Un tigre de sang altéré
S'élance , bat ses flancs , bondit avec ivresse ;
Il menace l'enfant ; mais la mère à genoux ,
Tend ses tremblantes mains vers l'animal terrible
Et s'écrie : Ah ! cruel , sur moi porte tes coups ;
Tuer mon fils , c'est impossible !
Est-il digne de ton courroux ?
Grâce , grâce pour lui ! ne sois pas insensible
Aux larmes que tu vois couler !
Le tigre semble reculer ;
Cette voix a touché son âme sanguinaire :
Il rugit , quitte la clairière ,
Et s'enfonce dans les taillis.
L'Indienne a sauvé son fils.
Que ne peut l'amour d'une mère !
Dans nos opulentes cités ,

Il n'est pas de bêtes féroces ;
Mais, hélas ! les vices précoces ,
Les dévorantes voluptés
Poussent la vertu vers l'abîme ;
Mères, veillez sur vos enfants,
Et puissent vos tendres accents
Au tigre arracher sa victime.

FABLE XIX

L'Écureuil et le Renard.

Bonjour, gracieux écureuil ;
Ton manteau soyeux charme l'œil ,
Tes aimables vertus émeuvent chaque tête ;
Je te vis toujours caressant ,
Et tes pareils font la courbette
Mieux qu'un servile courtisan.
Pourtant on te donne la chasse
Comme à moi , braconnier habile et malfaisant ;
L'être cruel , l'être innocent ,
Devraient-ils éprouver une même disgrâce ?
Ainsi parlait un renard redouté,
Touché ce jour-là , dit l'histoire ,
D'un sentiment d'humanité.
Le petit écureuil , en rongéant une poire ,

Répondit à notre gaillard :

Maitre renard ,

Quand on parle si bien , il faut agir de même ;

L'homme attaque le faible , il a tort, soit ; mais vous

En fites-vous souvent carême ?

Le coq au rouge diadème

Et les petits poussins succombent sous vos coups ;

Retenez bien cet axiome :

Dans le monde et dans la forêt ,

Pour le renard comme pour l'homme ,

La justice c'est l'intérêt.



FABLE XX

La Licence et la Liberté.

Je songeais l'autre nuit (un songe est bien souvent
Inspiré par la Providence ;
Tel fol taxé d'extravagance
Est plein de sagesse en rêvant).
C'était au mois de juin : Paris, la grande ville,
Voyait ses malheureux enfants
En proie à la guerre civile ;
Aux éclats du canon, aux soupirs des mourants,
Comme un sinistre éclair menaçant les deux camps .
Venait se mêler l'incendie.
Près des hideux remparts que le peuple ameuté
Élève en ces jours de furie,
La généreuse Liberté
Pensait aux jours heureux qu'un pouvoir respecté

Peut seul donner à la patrie.

Le sang coulait toujours... la Liberté pleurait...

Soudain, la Licence apparaît;

Sa main tient le glaive homicide,

Le vol, l'orgie et le trépas,

Et la débauche à l'œil livide,

En blasphémant suivent ses pas.

— Est-ce vous que je vois, ma sœur, dit la Licence ?

— Je suis la Liberté, mais non pas votre sœur.

— Pourquoi pleurer lorsque la France

Va briser un joug oppresseur ?

Levez-vous, déité, commandez nos phalanges;

Le peuple déchire ses langes,

Applaudissez à son ardeur.

— Passez, passez, répond la Liberté pensive;

Il faut que la Terreur vous suive,

Et je ne connais que la Loi;

Vous flattez les vices des hommes,

Sachant qu'en ce siècle où nous sommes

Les appétits grossiers ont étouffé la foi;

Il n'est rien entre vous et moi

Qui révèle une même race :

Vous amutez la populace,
Et le peuple obéit à mes nobles instincts.
Les plus douces vertus me servent de cortége;
Je crois aux préceptes divins,
Tandis que votre cœur impie et sacrilège
De la haine des dieux fut toujours dévoré.
Malheur au royaume égaré
Sur lequel votre sceptre pèse :
Comme un joueur novice il perdra son éteuf;
Je lui donne *quatre-vingt-neuf*,
Vous lui donnez *quatre-vingt treize* !
— Eh bien, soit; il n'est rien de commun entre nous,
Dit la Licence avec courroux;
Pleure à ton aise, radoteuse;
Et vous, phalange audacieuse,
Courez porter de nouveaux coups !
A ces mots prononcés d'une voix éraillée,
La pauvre Liberté raillée,
Tente à les retenir un effort impuissant;
L'esprit du mal triomphe, et d'une source impure,
Mélange de boue et de sang,
Naît l'inflexible dictature !

FABLE XXI

Les Appeaux.

Connaissez-vous la chasse au poste, cher lecteur ?
Oui, si vous êtes né sous le ciel de Provence ,
 Beau ciel dont la douce influence
 Charme l'inconstant voyageur.
J'aime fort, quant à moi, sans crainte qu'on en rie,
 Cette innocente vénerie.
 Oui, vive la chasse aux appeaux ,
 La chasse au fond d'une cabane
 Que tapissent de leurs rameaux
Le lierre toujours vert et la souple liane !
A des clous bien couverts de feuilles et de fleurs
On suspend la prison des oiseaux séducteurs ;
Le chasseur ne peut rien sans cette perfidie.
 Les oiseaux bien gorgés de grains

Gazouillent leurs plus beaux refrains ;
Aussitôt la grive étourdie
Accourt , et mêle à leurs chansons
De joyeux sons ;
Puis les merles, puis les pinsons,
Puis les gras ortolans , que le chasseur envie,
Près de la foudre, hélas ! sont attirés.

On mire,

On tire :

Merles, grives, pinsons , par le fer déchirés ,
Tombent ; leurs frères dans les cages ,
Au bruit terrible du fusil ,
Ont suspendu leurs gais ramages ,
Mais c'est pour becqueter le mil !

Amis, défiez-vous des *sambis* ¹ politiques ;
Ils chantent tous pour un chasseur,
Même lorsque leur voix promet avec chaleur
La meilleure des républiques.

¹ Nom de certains appeaux que le chasseur attache à une bague à l'aide d'un corselet, et qu'il fait voler à l'approche des oiseaux.

A MA MUSE

Il faut te dire adieu, Muse, qui sus charmer
Les plus doux instants de ma vie ;
Gracieuse philosophie,
Heureux le cœur qui sait t'aimer !

Tour à tour aimable et caustique,
Grave sous les dehors de la frivolité,
Tu sus, même dans la critique,
Être méchante avec bonté.

Ah ! puissent tes chastes pensées
Braver les haleines glacées
De l'ignorance et du dédain ;

Aujourd'hui le poëte espère ,
Mais l'illusion mensongère
S'enfuira peut-être demain !

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
<u>PREFACE.....</u>	<u>VII</u>

LIVRE I

I. Le Pouvoir de la Religion.....	21
II. Le Baiser.....	28
III. Le Serpenteau.....	30
IV. Les deux Poules.....	32
V. Le Ruisseau.	36
VI. L'Urne et la Cruche.....	37
VII. La Fourmi.....	39
VIII. Le Géant et le Nain.....	42
IX. Les deux Commerçants.....	45
X. La Chonette et l'Oisillon.....	47
XI. Le pauvre Tisserand.....	49
XII. La Bûche.	52
XIII. Le Coq et le Canard.....	54
XIV. Le Chien, le Loup et le Chasseur.....	56
XV. La Tulipe et l'Immortelle.....	59

	Pages.
<u>XVI. La Culotte et la Perruque.....</u>	<u>61</u>
<u>XVII. Les deux Ivrognes.....</u>	<u>63</u>
<u>XVIII. Le Rat musqué et le Fabuliste.....</u>	<u>65</u>
<u>XIX. La Rose et la Fourmi.....</u>	<u>67</u>
<u>XX. Les deux Journaux.....</u>	<u>70</u>
<u>XXI. La Nuée.....</u>	<u>71</u>

LIVRE II

<u>I. Le Canard et le Perroquet.....</u>	<u>75</u>
<u>II. L'Enfant orgueilleux.....</u>	<u>79</u>
<u>III. Le Coq, la Poule et la Pintade.....</u>	<u>81</u>
<u>IV. La Vigne et l'Ormeau.....</u>	<u>84</u>
<u>V. La sagesse du Lion.....</u>	<u>85</u>
<u>VI. Les deux Fruits.....</u>	<u>88</u>
<u>VII. Les Mystères.....</u>	<u>89</u>
<u>VIII. La Leçon de la Gouvernante.....</u>	<u>91</u>
<u>IX. Le Serin et l'Hirondelle.....</u>	<u>92</u>
<u>X. Un mot d'Antisthène.....</u>	<u>95</u>
<u>XI. Les deux Roquets.....</u>	<u>96</u>
<u>XII. Le Peigne et l'Homme chauve.....</u>	<u>98</u>
<u>XIII. Le Singe amoureux.....</u>	<u>100</u>
<u>XIV. Le Rossignol et la Fauvette.....</u>	<u>102</u>
<u>XV. Le jeune Aveugle.....</u>	<u>104</u>
<u>XVI. Le Bandet mélomane.....</u>	<u>106</u>
<u>XVII. Le Perroquet persiflé.....</u>	<u>109</u>
<u>XVIII. Le Rat converti.....</u>	<u>112</u>
<u>XIX. L'Alouette.....</u>	<u>114</u>
<u>XX. La Citronille et la Pomme de terre.....</u>	<u>116</u>
<u>XXI. L'Esclave et le Saumon.....</u>	<u>119</u>

LIVRE III

	Pages.
I. La Morale du vieux Cousin.....	123
II. Le Chat hypocrite.....	128
III. Le jeune Chêne.....	131
IV. Les deux Brebis et le Cheval.....	134
V. Les Champignons.....	137
VI. Diogène.....	138
VII. Le Corbeau, la Pie et leur Fils.....	140
VIII. Le Renard et le Bouc.....	144
IX. Le Chien et ses deux Fils.....	146
X. Les Indiens.....	148
XI. La Montagne et la Fleur.....	150
XII. Le Guerrier, le Philosophe et le Crocheteur..	151
XIII. La Providence.....	154
XIV. L'Aigle et le Pélican.....	155
XV. Le Chien et le Savetier.	159
XVI. Le Rocher.....	162
XVII. Munito.....	164
XVIII. Les trois Loups et leur Roi.....	169
XIX. La Belette, le Roselet et la Fouine.	172
XX. La Vigne et le Pommier.....	177
XXI. L'Ane et le Cheval.	179

LIVRE IV

I. Le Baron et le Savetier.....	183
II. La République des Castors....	187
III. L'Ile de Robinson.....	191

	Pages.
IV. Le Démocrate converti.....	194
V. Les Singes phalanstériens.....	195
VI. Le Paysan provençal.....	198
VII. Le Renard et le Dindon communiste.....	200
VIII. Le Président des Coqs.....	203
IX. Le troupeau révolté.....	208
X. La Révolution des Rats.....	211
XI. Maître Jaque.....	217
XII. La Marmotte et le Loir humanitaire.....	218
XIII. La Maison qui s'écroule.....	222
XIV. Le Mulet et le Zèbre.....	224
XV. L'Oie et le Merle.....	227
XVI. La Veste et l'Habit.....	233
XVII. La Monche et le Ver-à-soie.....	235
XVIII. Fleur des Bois.....	237
XIX. L'Écureuil et le Renard.....	240
XX. La Licence et la Liberté.....	242
XXI. Les Appeaux.....	245
A ma Muse.....	247

FIN DE LA TABLE.

554100





